

DEVANT AUSTERLITZ

SUR LES TRACES DE LA PENSÉE

DE L'EMPEREUR

« La bataille d'Austerlitz elle-même n'est que le résultat du plan de campagne de la Moravie... C'est souvent dans le système de campagne qu'on conçoit le système d'une bataille. »

(Napoléon).

L

A plus célèbre des batailles de l'Empereur Napoléon a été livrée le 2 décembre 1805 contre une armée austro-russe, en Moravie, en face du village d'Austerlitz.

Qui ne connaît le récit de cette bataille ?

L'armée française, placée sur une position choisie depuis longtemps, attend les Alliés qui s'avancent vers elle avec l'intention de la couper de Vienne. Leur manœuvre sera simple : ils viendront occuper face à l'armée française les hauteurs de Pratzen que celle-ci leur a laissées. Ils étendront alors leur aile gauche vers le sud pour tourner la droite de cette armée. Mais, pour exécuter ce mou-

vement, ils devront étirer, donc affaiblir, leur centre.

Or, tout cela, Napoléon l'a deviné, prévu, peut-être provoqué ; en tout cas, il l'a annoncé : « Les positions que nous occupons sont formidables, dit sa célèbre proclamation, et pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite ils me présenteront le flanc. »

Aussi, dès que cette faute est commise, l'Empereur lance-t-il sur le centre ennemi le corps de Soult.

L'armée austro-russe est bientôt coupée en deux ; et Soult, se retournant contre l'aile la plus compromise, n'a plus qu'à l'écraser contre les étangs qui limitent au sud le champ de bataille si habilement choisi.

Voilà le récit de la journée du 2 décembre 1805 tel que la relation officielle nous l'a exposé, tel que l'histoire nous l'a transmis.

Mais ce récit n'est qu'une jolie légende.

Préliminaires.

1805... L'Empire... Depuis deux ans, dans les camps des côtes de la Manche et de l'Océan, une grande armée s'instruit et s'entraîne pour envahir l'Angleterre qui prépare la troisième coalition.

Mais à l'est, inquiètes, elles aussi, de la puissance française, d'autres nations s'arment : l'Autriche d'abord, la Russie plus loin, auxquelles se joindrait volontiers le petit royaume de Prusse, s'il était sûr de ne pas voir l'empereur Napoléon reprendre la série des victoires du général Bonaparte.

Le débarquement en Angleterre ne sera pas possible tant qu'une pareille menace pèsera sur les derrières des armées françaises. Il faut se débarrasser des adversaires continentaux avant de s'attaquer aux îles Britanniques.

Alors, brusquement, vers la fin de l'été, Napoléon porte sa « grande armée » sur le Rhin, qu'elle franchit le 26 septembre. De là, il la lance, comme un gigantesque râteau, à travers l'Allemagne occidentale, vers l'ennemi le plus menaçant, l'Autriche. Celle-ci commence à concentrer ses forces, couverte à l'ouest par le général Mack, qu'elle a détaché sur le Danube supérieur avec toutes les troupes immédiatement disponibles. Mais Napoléon ne laissera pas à l'ennemi le temps d'effectuer sa concentration. Par un rapide mouvement de son aile gauche l'armée française passe derrière Mack tout en se resserrant sur lui ; et le puissant râteau enfermé à Ulm, avec toutes ses troupes, ce général qui capitule le 19 octobre.

Maintenant la route est libre. Il faut en profiter pour détruire les forces ennemies avant qu'elles aient pu se développer dangereusement. Précisément une armée austro-russe accourait au secours de Mack. On se lance à sa poursuite. Mais elle recule. Elle abandonne Vienne. Elle se replie, insaisissable, par la route de Varsovie, à la rencontre des

renforts russes. La Grande Armée court sur ses traces.

Cependant, au moment de s'engager, entre la Bohême et les Alpes, dans la plaine de Moravie d'où il déboucherait en Pologne, Napoléon arrête la poursuite. Son armée est épuisée ; elle a dû égrener ses corps d'armée pour assurer la garde des routes qui la relient à la France. La France !... Elle est à 1.000 kilomètres de là. Et, tout autour de la Grande Armée ainsi aventurée dans un pays hostile, les peuples voisins s'ameutent. Napoléon en sent le danger. Il comprend bien qu'il serait plus dangereux encore d'aller se perdre dans l'immensité de la plaine russe, précisément, au moment où la mauvaise saison commence.

Il s'arrête. Une ville s'offre à lui avec ses fortifications, ses abris, ses ressources, auxquelles s'ajouteront celles de Vienne : c'est Brünn. Il s'y installe avec les quelque 50.000 hommes qu'il a pu emmener jusque là.

Sur la route de Varsovie, à environ 60 kilomètres au delà de Brünn, les Russes s'arrêtent alors, eux aussi.

Désormais les deux adversaires s'observent.

Et, sous le dur climat d'Europe centrale, l'hiver commence.

La situation de la Grande Armée est assez inquiétante.

De tous côtés, les forces ennemies s'appêtent à converger sur elle et menacent ses communications.

En Moravie, sous les ordres de Kutusov, les Russes (30.000 hommes) et les Autrichiens (15.000 hommes), qu'elle a vainement poursuivis, ont été rejoints par les 25.000 hommes de Buxhowden et attendent d'autres renforts. En Bohême, l'archiduc Ferdinand opère avec 20.000 hommes. Enfin, le redoutable archiduc Charles peut, en quelques semaines, ramener d'Italie ses 90.000 hommes, auxquels se joindraient les 25.000 qui tiennent le Tyrol sous l'archiduc Jean. D'autre part, les Anglais rassemblent des troupes en Basse Allemagne, et la Prusse, s'appêtant à entrer dans la lutte, forme, à cet effet, d'importantes armées.

Contre ces forces menaçantes, l'Empereur a naturellement organisé sa défense.

Ney, Masséna et Marmont, dans les Alpes autrichiennes, couvrent, au sud, sa trop longue ligne de communications.

Au nord, face aux Austro-Russes de Moravie rassemblés vers Olmütz, il a placé, vers Brünn, Lannes et la Garde (moins de 20.000 hommes). Ceux-ci sont appuyés, au nord, à un massif à peu près impénétrable, dit « de la Suisse morave » ; ils sont couverts, face à Olmütz, par la réserve de cavalerie de Murat et par le corps de Soult (plus de 30.000 hommes). Bernadotte est placé face à la Bohême, autour d'Iglau, avec 15.000 hommes et les Bavares.

Entre ces deux grands groupements du Sud et du Nord (des Alpes et de Moravie), une masse centrale, placée à cheval sur le Danube, près de Vienne, fait face à l'Est et se tient prête à soutenir l'un ou l'autre des deux groupements. Elle comprend deux corps d'armée : celui de Davout au nord, celui de Mortier au sud ; au total, 30.000 hommes.

Autour de toutes ces forces, la cavalerie tend un épais rideau.

Le plan de campagne de Moravie.

C'est au nord, là où se tiennent Napoléon d'un côté, les deux empereurs alliés de l'autre, que la partie va se jouer. Napoléon voudrait se débarrasser de ses adversaires de Moravie le plus tôt possible, avant que l'archiduc Charles soit venu les rejoindre, avant, surtout, que les armées qui se rassemblent au nord et au nord-est aient pu intervenir ; car c'est cette menace qui est, et de beaucoup, la plus pressante.

Mais il serait imprudent de reprendre une poursuite qui s'est montrée bien difficile et qui ne pourrait que devenir de plus en plus dangereuse dans ce lointain pays ennemi. Il faut que les Russes attaquent. En conséquence, après avoir laissé à son armée les quelques jours de repos dont elle a grand besoin, Napoléon va essayer de provoquer une offensive des Austro-Russes de

Moravie. Dans ce but, il feint de craindre cette offensive ; il propose un armistice ; il fait organiser le terrain autour de Brünn ; il maintient dans son armée une dispersion très grande qui paraît faire, de ses morceaux, des proies faciles. En réalité, cette armée est parfaitement « réunie » (1).

Précisément les Alliés sont pressés d'en finir. Ils auraient pourtant un intérêt militaire évident à attendre, pour reprendre les opérations actives, que leur concentration soit plus complète et que les Prussiens soient entrés en guerre.

Mais ils souffrent ; car, craignant d'être attaqués par surprise, ils bivouaquent, malgré le mauvais temps, alors que les Français sont cantonnés dans les agglomérations. Ils souffrent d'autant plus qu'ils se ravitaillent très difficilement (2), notamment en vivres et en moyens de chauffage, tandis que les Français disposent des ressources de Vienne.

D'ailleurs, les officiers russes croient la victoire certaine ; ils vivent du souvenir des succès de Catherine et de son fils. Il est vrai que les Français viennent de battre les Autrichiens ; mais ils les avaient écrasés en Italie en 1797, et cela n'avait pas empêché les Russes de battre ces mêmes Français sur le même terrain deux ans après.

Du reste, l'ennemi, qui a des troupes dans toute l'Europe Centrale, doit en avoir fort peu devant Brünn. Quelle belle occasion ce serait, pour l'empereur Alexandre, de sauver sa gloire entamée par les opérations précédentes ! Il attendra donc seulement ses premiers renforts, qui doivent arriver avant la fin du mois de novembre, avec sa Garde ; puis il marchera à l'ennemi.

Les Autrichiens ne chercheront pas à l'en dissuader. Voyant leur pays ravagé (tant par leurs alliés que par leurs ennemis), ils veulent la paix à tout prix. Et puisque Alexandre entend ne pas rester sur un échec, puisqu'il ne croit pas à la force des Français, qu'il essaye donc ! Vainqueur ou vaincu, il sera obligé de traiter. Que risquent les Autrichiens ? Ils n'ont, pratiquement, plus d'armée en Moravie.

(1) Les notes 1 et 2 sur la Relation de Stutterheim insistent sur cette question essentielle.

(2) Stutterheim, dans sa Relation, en a donné toutes les raisons.

Pour le moment, les deux adversaires restent à quelque 60 kilomètres l'un de l'autre, respectivement sous Olmütz et sous Brünn, leurs avant-postes séparés par une marche.

L'armée française se repose. Mais Napoléon travaille. Tout en continuant à diriger ses affaires générales, il prépare son plan de campagne de Moravie.

Il estime que les Austro-Russes d'Olmütz, s'ils prennent l'offensive, doivent être tentés d'isoler de Vienne les forces françaises de Brünn ; et d'autant plus que ces forces, trop bien appuyées aux montagnes impraticables de la Suisse morave, ne peuvent pas être tournées par le nord. Il considère donc comme inévitable une manœuvre ennemie tendant à couper la route qui va de Brünn vers Vienne.

De son côté, lui-même songe précisément à manœuvrer pour séparer de l'armée austro-russe les forces hostiles qui se rassemblent au nord et qui bientôt menaceront les communications françaises en Bavière.

Remarquons enfin qu'il lui faut une victoire écrasante, mettant cette armée hors de cause comme le fut celle de Mack à Ulm ; car, si l'ennemi pouvait se retirer après son échec, il se déciderait définitivement à attendre les Prussiens et l'archiduc Charles ; or, c'est ce qu'il faut éviter à tout prix.

En conséquence, si, comme il est probable, l'armée alliée de Moravie essaie de se glisser entre Vienne et lui, Napoléon la laissera faire ; puis il l'attaquera face au sud ; il la battra ; et, si les troupes rappelées de Vienne ne peuvent pas l'arrêter, il poursuivra ses débris jusqu'au Danube, dont les passages seront, naturellement, tenus. Alors, contre cet obstacle infranchissable, il l'écrasera. Il est vrai que, s'il était battu dans ces conditions (il faut tout prévoir), il serait coupé de Vienne ; mais il retraiterait vers Krems ou même par la Bohême vers Ratisbonne.

Tel est le plan général dont nous allons suivre l'évolution jusqu'au soir du 2 décembre. Car « la bataille d'Austerlitz elle-même n'est que le résultat du plan de campagne de la Moravie. Dans un art aussi difficile que celui de la guerre, c'est souvent dans le système de campagne qu'on conçoit le système d'une bataille ; il n'y aura que

les militaires très exercés qui comprendront ceci. » (Napoléon. Observation A sur le rapport de Kutusov.)

Du 20 au 27 novembre à Brünn.

Le 20 novembre, l'Empereur était arrivé à Brünn ; il y avait installé son quartier général.

Le 21, il alla voir, à Rausnitz, sur la route d'Olmütz, le terrain sur lequel les cavaliers de Murat s'étaient arrêtés, la veille, à la suite d'une rencontre avec l'arrière-garde ennemie. Après avoir poussé sa cavalerie d'avant-garde jusqu'à Wischau, il revint vers l'ouest, s'arrêtant parfois pour examiner le pays. A hauteur de Bosenitz, son attention fut tout particulièrement attirée par un mamelon (le mont de Bosenitz) sur lequel se trouvait une chapelle ; il l'appela « le Santon, du nom que l'on donne en Egypte à ces sortes d'oratoires (3) ». Il y monta, malgré un froid très vil, et donna des ordres détaillés pour son organisation en vue de sa défense. Ensuite, se détournant vers le sud, il parcourut silencieusement et au pas toutes les ondulations du plateau à l'est du ruisseau de Girzikowitz, examinant avec attention toutes les particularités du terrain, s'arrêtant sur les points les plus élevés, autour de Pratzen surtout, allant même jusqu'à faire mesurer les distances.

Au cours de cette première reconnaissance, il dit à plusieurs reprises aux officiers qui l'entouraient : « Messieurs, examinez bien ce terrain ; ce sera un champ de bataille — Reconnaissez bien toutes ces hauteurs ; vous aurez un rôle à y jouer... etc... ».

Or, ce terrain se présente de la façon suivante (4) : La grande route de Vienne à Varsovie, qui passe par Brünn et Olmütz, est, entre ces deux dernières villes, orientée en gros d'ouest en est. Elle s'est tracée là à la limite de séparation de deux régions absolument différentes : au nord, le massif boisé très difficile de la Suisse morave qu'elle contourne

(3) Relation de Berthier (A.G.).

(4) Voir la carte du théâtre des opérations et celle du champ de bataille.

au plus près ; au sud, le plateau mamelonné qui descend jusqu'au Danube.

A 10 kilomètres à l'est de Brünn, deux ruisseaux sortis des montagnes par des gorges entaillées à pic coulent vers le sud dans des vallons plus largement ouverts, où l'on trouve notamment les villages de Schlapanitz, dans l'un, et de Girzikowitz, dans l'autre. Ces vallons, le premier profondément encaissé, le second marécageux, sont tous les deux d'un franchissement difficile. Les points de passage y ont donc une importance particulière ; et l'on comprend l'intérêt que Napoléon attachait à ce Santon qui commandait le pont de la grand'route sur le ruisseau de Girzikowitz.

Les deux ruisseaux se réunissent à une lieue au sud de la route en formant le Goldbach. Ce cours d'eau se divise en nombreux filets dans des fonds encombrés de marais et d'étangs où se sont logées plusieurs agglomérations ; puis il va se jeter dans le ruisseau d'Austerlitz [la Littawa (5)], dont il a été séparé jusque là par ce morceau de plateau en forme d'éperon que l'on appelle couramment les hauteurs de Prätzen.

En arrière, notamment à hauteur de la place forte de Brünn, d'autres cours d'eau analogues, coulant également du nord au sud, seraient susceptibles, comme les précédents, de fournir d'excellentes lignes de défense face à l'Est.

Tel est le terrain sur lequel Napoléon attend la bataille.

Il ne pourrait pas dire sur laquelle de ces lignes il attendra l'ennemi. Il ne veut, en effet, accepter le combat qu'après avoir concentré des forces suffisantes pour être sûr de la victoire. Mais, pour qu'on vienne attaquer les faibles forces qu'il a près de Brünn, il faut qu'il ne rappelle à lui les autres corps d'armée qu'au dernier moment, trop tard pour que les Russes puissent en être avertis par leurs espions, dont l'action est inévitable mais toujours lente.

Une action retardatrice, exercée devant les Alliés lorsqu'ils se porteront en avant, contribuera

(5) Ou Sausbach.

à donner à nos corps d'armée le temps d'effectuer leur concentration. Il est naturellement difficile de prévoir où pourra s'arrêter cette manœuvre en retraite. Il y a, en tout cas, un intérêt évident à la commencer le plus en avant possible. C'est dans ce but que, le 21 novembre, sur les ordres de l'Empereur, les Français ont porté à Wischau, à 30 kilomètres de Brünn, sur la route d'Olmütz, une brigade de hussards. S'il s'était agi de résister sur place « ce n'eût pas été avec de la cavalerie qu'ils eussent gardé Wischau, mais avec une bonne division d'infanterie couverte de droite et de gauche par des redoutes ». (Notes sur le rapport de Kutusov.)

Malgré ces mesures, un recul profond peut être nécessaire. En effet, Napoléon estime qu'il lui faut trois ou quatre jours pour concentrer des forces suffisantes pour la bataille. Il estime, d'autre part, que, si les Russes quittent le camp d'Olmütz, il le saura deux jours avant qu'ils atteignent la région de Brünn. Il ne pourra gagner un ou deux jours supplémentaires qu'en manœuvrant en retraite jusqu'à hauteur de cette place avant d'accepter la bataille. Il doit donc envisager, en cas d'offensive ennemie, un repli jusque derrière la Zwittawa. Il appuiera alors la gauche de son armée à la place forte de Brünn, qui pourra servir de point fixe, de pivot, dans la conversion face au Sud qu'il envisage.

C'est pour cela que, le 23 novembre, il décide de faire étudier la position de la Zwittawa et de faire remettre en état la défense de la ville de Brünn, mais seulement « contre un coup de main, pour appuyer l'armée un jour de bataille ».

Cependant, il peut être gênant d'abandonner trop vite à l'ennemi l'importante route de Brünn à Vienne. Il faut donc pouvoir réduire l'ampleur du repli prévu et, pour cela, diminuer les délais nécessaires pour la concentration de l'armée devant Brünn. C'est dans ce but que, dans les jours qui suivent, il remonte vers le nord les cantonnements du 3^e Corps (Davout) (6).

(6) La division Caffarelli va de Wolkersdorf à Pohrlitz.
La division de dragons Beaumont s'établit vers Nikolsbourg.
La division de dragons Bourcier échelonne ses régiments sur la route de Brünn, entre Nikolsbourg et Wolkersdorf.
La division Friant quitte Presbourg pour aller cantonner dans la région au nord de Vienne.
La division Gudin, venant de Neustadt, va, avec la division de dragons Klein, remplacer les deux précédentes à Presbourg.

Désormais, en cas d'offensive des alliés de Moravie (qui sont certainement moins de 100.000), Napoléon pourra concentrer devant Brünn :

En 24 heures : 56.000 hommes (7)
En 2 jours : 70.000 hommes (8)
En 3 jours : 80.000 hommes (9)
En 4 jours : 90.000 hommes (10)

Pour compléter ce tableau précisons la position des troupes qui auront à manœuvrer en retraite pour gagner le temps nécessaire à cette concentration.

Le corps de Lannes, la Garde et les grenadiers d'Oudinot sont à Brünn ou à proximité de cette place.

Le corps de Soult est largement étalé au Sud-Est de cette ville :

2 divisions occupent la région du vallon de la Littawa. (Legrand au N.-E., autour d'Austerlitz. Saint-Hilaire au S.-O., d'Augeszd au Bas-Goldbach.)
La division Vandamme, éclairée par la brigade de cavalerie légère du général Margaron, est poussée vers le Sud-Est.

Vers l'est, face à Olmütz, se trouve la réserve de Cavalerie. A la suite d'une attaque par surprise des cosaques sur Wischau le 25 novembre, Murat, après avoir fait dégager cette localité, a fait occuper toute la région de la grand'route, de Rausnitz à Wischau. Mais cette position reste très en pointe. Aussi, tant pour lui donner une certaine sécurité que pour lui permettre de mieux jouer son rôle, organise-t-on tout un système de signaux entre Wischau et Brünn (cloches, coups de canon, feux) (11).

Ainsi, du point de vue militaire, tout est prêt. Si les Austro-Russes prennent l'offensive, on aura 80.000 ou 90.000 hommes pour le jour de la bataille. Or, cette bataille paraît prochaine; l'attaque du 25 novembre sur Wischau a donné l'alerte, et d'autant plus que les cosaques repoussés ne se sont pas éloignés.

Mais il faut éviter toute intervention en faveur de l'armée d'Olmütz. En particulier, il faut faire

(7) 4^e C.A. (Soult) et 5^e C.A. (Lannes) y compris les Grenadiers d'Oudinot. Division Caffarelli, qui appartient à Davout, mais sera mise à la disposition de Lannes pour la bataille. Garde. Réserve de Cavalerie (Murat).

(8) Avec le 1^{er} C.A. (Bernadotte).
(9) Avec la division Friant et la division de dragons Bourcier, du 3^e C.A. (Davout).

(10) Avec presque tout le reste du 3^e C.A.

(11) Registre de correspondance du général Belliard, chef d'état-major de Murat, 4 et 7 Frimaire.

traîner en longueur les négociations avec les Prussiens. Aussi, sachant que le roi de Prusse lui envoie un ambassadeur, Napoléon prescrit-il à Bernadotte de retenir ce dernier à Iglau en lui disant que le Grand Quartier Général va précisément venir dans cette ville. L'ambassadeur se laissera faire, du reste, d'autant mieux que, de de son côté, il a reçu l'ordre de ne pas se presser afin de laisser aux troupes prussiennes le temps de se rassembler.

Tout est prêt ; mais tout de même l'Empereur est inquiet. Il a été péniblement impressionné par la nouvelle du désastre de Trafalgar. Il connaît les intentions de la Prusse. Et puis, il craint que l'attaque sur Wischau n'ait été qu'une escarmouche; or, si réellement les Russes veulent se battre, il faut absolument qu'ils nous attaquent, et le plus tôt possible ; c'est, pour nous, le moyen le plus sûr de sortir de ce guépier.

C'est pour cela que, le 26 novembre, Napoléon écrit à l'empereur Alexandre sous prétexte de le complimenter, en réalité pour tâcher de connaître ses intentions.

Or, précisément, le 27 novembre, l'armée alliée quitte son camp d'Olmütz et se porte en avant. Ses 90.000 hommes marchent sur un front de 8 kilomètres, en 5 colonnes numérotées de 1 à 5 en partant de la droite. La colonne du centre, la 3^e, est sur la grand'route.

En tête se trouve une avant-garde générale aux ordres du prince Bagration. Mais, ce jour-là, pour ne pas éveiller l'attention de l'ennemi, l'avant-garde reste sur ses positions (près de Prödlitz).

Kutusov ignore la position de l'armée française (12). Aussi, comme l'aile droite de cette armée peut être liée aux forces de Vienne, n'envisage-t-il son débordement comme possible que par le nord seulement, contrairement à l'hypothèse de Napoléon. C'est dans ce but qu'il longe au plus près le pied des collines de la Suisse morave et c'est à cette idée que correspond le dispositif adopté : la droite en avant, avec toute l'infanterie

(12) Il l'a avoué, et ses subordonnés l'ont confirmé (comme Stutterheim) ou même proclamé (comme Langeron).

russe ; la gauche refusée, avec les Autrichiens (4^e colonne), dans lesquels on n'a guère confiance, et toute la cavalerie (5^e colonne), qui reliera le gros de l'armée à Bagration (13).

Le 28 novembre, jour d'alerte.

Le 28, aux premières heures du jour, les cosaques apparaissent devant Wischau et débordent cette position en pointe, d'où nos cavaliers se replient après une résistance d'autant plus faible qu'il serait contraire à leur rôle, nous l'avons vu, de se laisser accrocher. Dès qu'il en apprend la nouvelle, dans la matinée, l'Empereur envoie son aide de camp Lemarois sur le lieu du combat ; il en reçoit vers 4 heures du soir un rapport annonçant la retraite de notre cavalerie sur Rausnitz.

Or, au moment où lui parvient ce rapport, Napoléon vient justement de recevoir l'ambassadeur de Prusse (14), qui était à Brunn depuis midi. Pendant la conférence, il doit interrompre à plusieurs reprises la conversation et passer dans la pièce voisine pour y recevoir des nouvelles. C'est que des rapports arrivent, de partout, annonçant que toute l'armée alliée de Moravie s'avance. Cette fois, l'affaire paraît plus sérieuse que celle du 25. Pour commencer, Napoléon alerte le corps de Lannes, qui se rassemble sur le plateau à l'est de Brunn. A 7 heures du soir, il rappelle à lui la division Caffarelli ainsi que les divisions de dragons Beaumont, Bourcier et Klein. Enfin, à 8 heures du soir il est tout à fait fixé et il se décide à rappeler les corps de Bernadotte et de Davout (ainsi que la brigade de cavalerie légère Fauconnet).

A tous, il annonce la bataille pour le lendemain matin. Mais il ne faut attacher aucune importance à cette formule que l'on retrouve tous les jours suivants, dans les ordres adressés à ceux qu'il veut faire accourir ; il est beaucoup plus calme quand il s'adresse à ceux qu'il veut renseigner.

Dès qu'il a donné ces premiers ordres, les

plus urgents, il monte à cheval et, traversant rapidement la région des hauteurs, il s'avance jusqu'au bord du plateau, c'est-à-dire jusqu'à hauteur de la poste de Posorsitz, où Murat vient de porter son quartier général. Là, tout en parcourant le front de ses troupes, il se renseigne et s'efforce d'inspecter les feux des bivouacs ennemis. Il apprend que déjà quelques bataillons russes occupent la région de Rausnitz. Mais ce renseignement de détail ne l'intéresse guère. Finalement, on lui dit que, des hauteurs au nord d'Austerlitz, occupées par Soult, on voit les bivouacs de toute une armée. Si le renseignement est exact, si toute l'armée d'Olmütz est déjà là, tout près, il faut manœuvrer pour la retarder, peut-être même battre rapidement en retraite, car nos forces ne seront pas concentrées le lendemain. Oui, mais précisément, si l'on veut pouvoir gagner le maximum de temps, il ne faut pas perdre inutilement du terrain.

La décision à prendre est grave.

L'Empereur remonte donc à cheval pour aller vérifier lui-même le renseignement. Il est alors 9 heures du soir. A ce moment arrive Savary, le général qui avait été chargé, la veille, d'apporter à l'empereur Alexandre le message de Napoléon. Il vient de vivre une journée au milieu des officiers russes et il confirme que toute l'armée ennemie de Moravie est là, décidée à attaquer.

Dès lors, il n'y a plus à hésiter et, sans aller plus loin, l'Empereur donne ses ordres.

1^o — Savary reviendra auprès d'Alexandre pour lui proposer une entrevue qui serait accompagnée d'une suspension d'armes de vingt-quatre heures. Au minimum, cela permettrait à l'armée française de se concentrer.

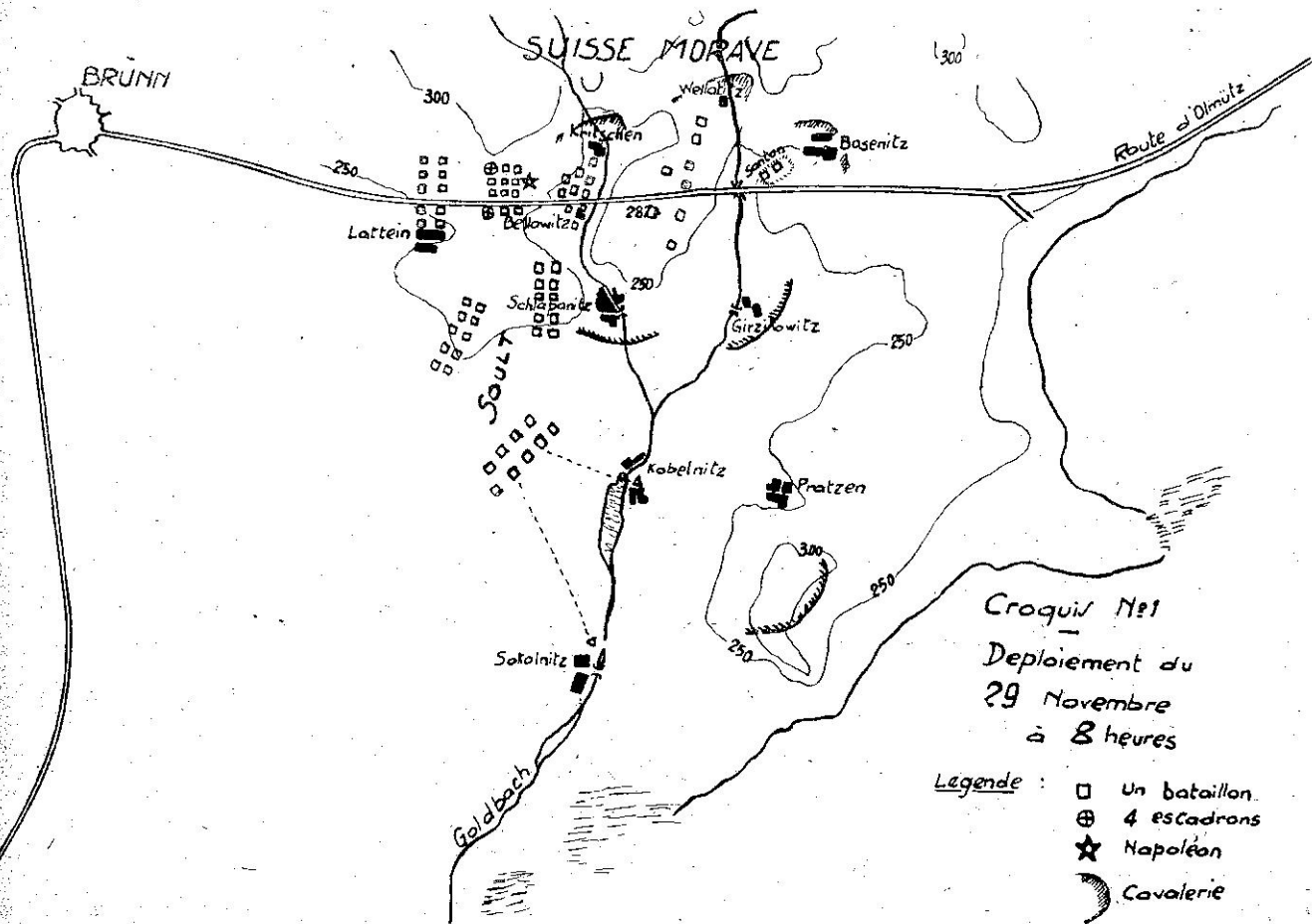
2^o — Lannes viendra rejoindre Napoléon à la poste de Posorsitz pour étudier avec lui la situation ;

3^o — Murat abandonnera sa dangereuse position en pointe (15) et, retirant le long de la grande route, ramènera son gros à l'abri derrière les ruisseaux de Girzikowitz et de Schlanpanitz ;

(13) Voir notamment, à ce sujet, la relation de Stutterheim.

(14) Celui que Bernadotte avait été chargé de retarder à son passage à Iglau.

(15) Voir lettre de Murat du 25 novembre (A.G.).



4° — Soult abandonnera la région d'Austerlitz, peu favorable à la défense (16), pour aller occuper les hauteurs de Pratzén.

Enfin, un peu avant minuit, Napoléon se décide à porter le corps de Lannes en avant sur la grand' route, à hauteur de la position que va occuper Soult. Pour commencer (17) Duroc (18) viendra avec la division de grenadiers ; mais comme il s'agit seulement d'aller manœuvrer en retraite pour retarder l'ennemi, il renverra à Brunn ses bagages et il laissera en arrière du ruisseau de Bellowitz les canons de la réserve d'artillerie (19).

Cependant, de plus en plus, l'avance des alliés préoccupe l'Empereur. Il ne veut à aucun prix une rencontre sérieuse dans les conditions d'in-

fériorité numérique où il se trouve. Il décide donc de reporter sa ligne encore plus en arrière. Il renonce à faire avancer le corps de Lannes, qui restera dans la région de Krittchen. Enfin, il reporte le corps de Soult sur le plateau de Turas (20), en échelon refusé, amorçant ainsi ce changement de front face au sud qui, on le sait, doit être la base de sa manœuvre.

Le 29 novembre ; la ligne du Goldbach.

Napoléon, toujours inquiet, passe une grande partie de la nuit sur le terrain pour régler ces mouvements. Au point du jour, il installe lui-même l'armée sur ses nouvelles positions. A 8 heures, tout est en place et il revient à son quartier général établi maintenant dans une mauvaise chau-

(16) « Le pays est si ouvert et tellement décousu que la moitié des régiments devrait être de service pour garder l'autre moitié » (Lettre du 24 novembre de Soult à l'Empereur).

(17) Mais tout le Corps d'Armée doit suivre. Voir la lettre de Lannes à son ordonnateur (Registre de correspondance du 5^e C.A.-A.G.).

(18) Remplaçant Oudinot blessé, et rattaché au 5^e C.A.

(19) Voir registre de correspondance du 5^e C.A. (A.G.).

(20) Quartier général du corps d'armée.

mière située près de la grand'route, la ferme Gandia, à 1 kilomètre à l'ouest de Kritschen.

Si nous voulons essayer de suivre sa pensée, nous devons attacher aux positions de ses corps toute l'importance qu'il y a attachée lui-même. Or, voici quel est le déploiement de l'armée française en ce matin du 29 novembre.

Le 5^e C.A. tient, avec la division de grenadiers, le vallon Kritschen-Bellowitz, à cheval sur la grand'route. Il est couvert, en avant, sur les hauteurs à l'est de ce vallon, par une de ses divisions (Suchet). Celle-ci a elle-même laissé sur la rive est du ruisseau de Girzikowitz, en tête de pont, le 17^e léger. Ce régiment se retranche sur le monticule du Santon, qui, armé de 18 canons, maîtrisera la route en avant du pont ; il est couvert sur ses flancs et sur ses derrières par la cavalerie qui s'étale dans la région Bosenitz, Wellatitz, Kritschen, Girzikowitz et Schlapanitz.

Le Corps de Soult, s'il s'est considérablement rapproché du reste de l'armée, s'étend encore au loin vers le Sud :

La division Vandamme est au sud de Bellowitz.

Celle de Legrand est derrière Kobelnitz. Elle a fait occuper les passages de Kobelnitz et de Sokolnitz par les tirailleurs corses et les tirailleurs du Pô, (au total, la valeur d'un bataillon). Elle s'est fait éclairer sur les hauteurs au sud de Prätzen par la brigade de cavalerie du général Margaron.

La division Saint-Hilaire est en seconde ligne.

La Garde et la division Caffarelli sont en réserve près de la grand'route, la Garde près du quartier général de l'Empereur, la division Caffarelli à hauteur de Latten.

Ce qui frappe, dans ce déploiement, c'est :

- 1^o que l'armée est établie derrière les ruisseaux, donc en situation défensive, prête à se retirer vers Brünn s'il faut encore gagner du temps, prête aussi à faire marquer à peu de frais par l'ennemi un sérieux temps d'arrêt ;
- 2^o que la grand'route d'Olmütz à Brünn joue dans son déploiement un rôle capital, ce qui n'a rien de surprenant ;
- 3^o que l'occupation du Santon, au-delà du ruisseau de Girzikowitz, réserve la possibilité d'un débouché offensif, à l'aile gauche, dans l'axe de la grand'route (21) ; et cela est tout à fait remarquable, car ce déploiement dessine ainsi, sur le terrain, l'idée directrice de Napoléon, idée que nous connaissons bien : avancer l'aile gauche (ou refuser l'aile droite), pour livrer finalement un combat face au sud à l'ennemi qui se serait glissé imprudemment entre Vienne et lui.

Mais les craintes de Napoléon sont vaines. Ce jour-là, les Russes n'avancent pas. C'est que,

(21) Le Santon avait attiré l'attention de l'Empereur non pas tant parce que c'était une belle position défensive — il y en avait sur les derrières de tout aussi bonnes — mais parce que c'était la clef de toutes les opérations offensives. (Note 5 sur la relation de Stutterheim.)

comme nous allons le voir, une connaissance approximative de la position des Français les a amenés à modifier leurs projets.

Or, pendant ce temps, nos réserves se rapprochent.

Dans ces conditions, l'Empereur s'enhardit. Les grenadiers passent à l'est du ruisseau de Bellowitz, ce qui permet à la division Suchet d'aller renforcer la tête de pont du Santon. Une batterie de 12 pièces est établie sur une butte, le Zuran (coté 287), entre Bellowitz et le Santon ; cette butte a des vues sur toute la région entre Schlapanitz et Girzikowitz, par laquelle les Alliés vont probablement essayer de déborder notre défense des passages de la grand'route sur les ruisseaux ; elle a également des vues sur les pentes ouest des hauteurs de Prätzen. C'est là que Napoléon installera son bivouac, le 1^{er} décembre, et c'est de là qu'il dirigera tout le début de la bataille.

Vers midi Savary revient du quartier général ennemi et annonce à Napoléon qu'un aide de camp de l'empereur de Russie (prince Dolgorouki) l'attend en avant de nos avant-postes ; aussitôt, il monte à cheval et galope jusqu'à lui. Mais cet aide de camp n'apporte que des conditions inacceptables ; l'entrevue est orageuse, et c'est de fort mauvaise humeur que Napoléon reprend la route en sens inverse jusqu'au premier poste d'infanterie ; là, il s'arrête, cause avec son entourage ; finalement, un bon mot d'un soldat lui rend un air serein et il remonte à cheval pour rejoindre son quartier général.

Quoi qu'il en soit, la suspension d'armes espérée n'aura pas lieu. En revanche (et cela revient au même pour la manœuvre) les Russes n'avancent pas. C'est en effet ce jour-là que les Alliés, craignant de voir s'échapper un ennemi qui paraissait si timoré, décidèrent en conseil de guerre de lui couper la route de Vienne, et, pour cela, de manœuvrer sur sa droite (22). Dans ce but, ils amorcèrent leur manœuvre par un mouvement de 7 ou 8 kilomètres vers le sud en même temps qu'ils portaient leur gauche en avant. Seule la cavalerie de Bagration s'avança jusqu'à la poste de Posorsitz, devant la nôtre, qui la laissa faire

(22) Voir notamment, à ce sujet, la relation de Stutterheim.

et se retira, le soir, dans ses cantonnements.

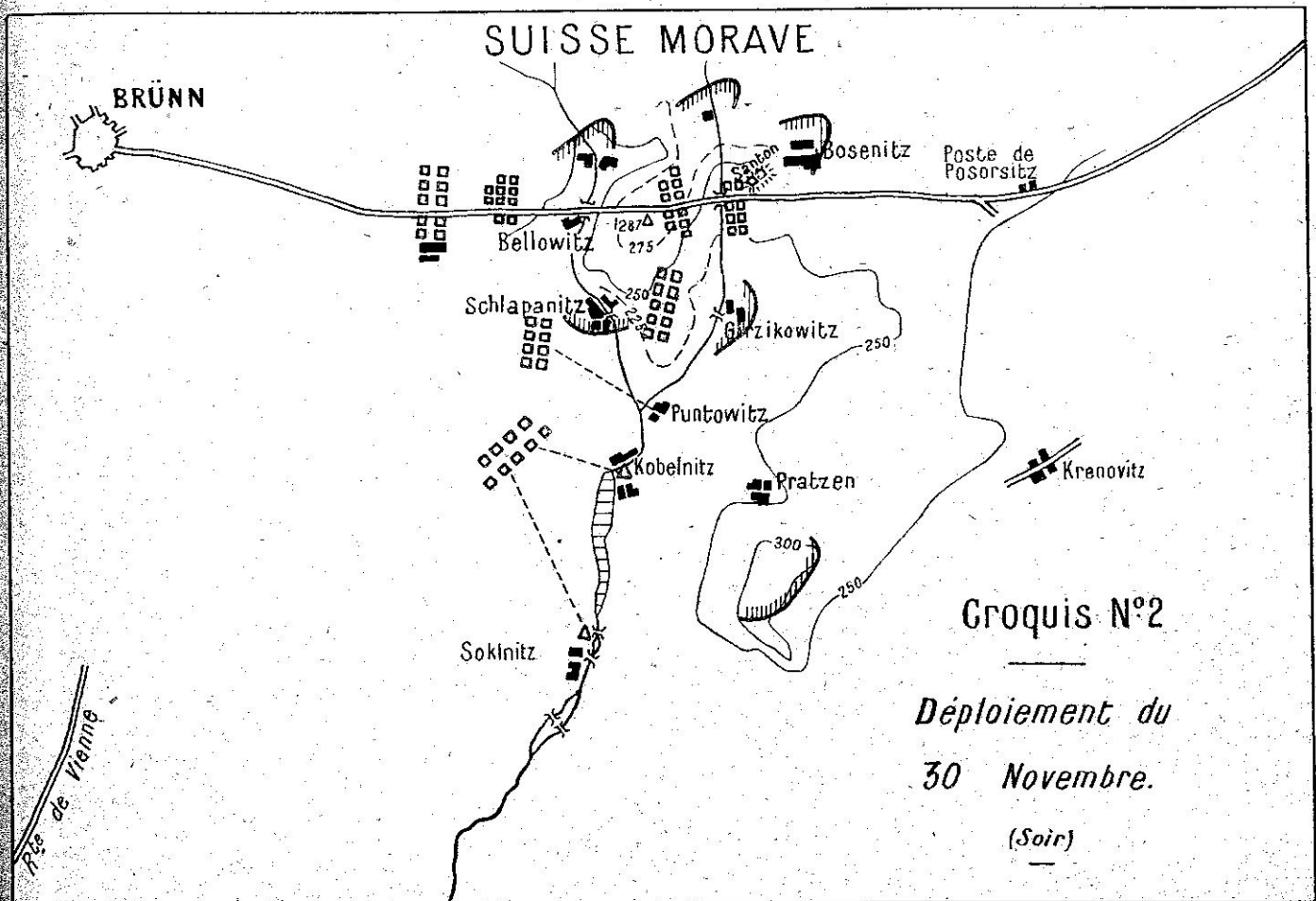
Ce glissement vers le sud, observé par notre cavalerie et confirmé par l'arrivée d'une avant-garde autrichienne à Austerlitz, ne surprend pas Napoléon, qui l'a prévu et espéré. D'autre part, jusqu'alors, il a envisagé, pour attendre ses renforts, de reculer jusqu'à hauteur de Brünn, derrière la Zwittawa. Mais les Russes n'ont pas avancé aujourd'hui ; de plus, au milieu de la nuit, on reçoit le compte rendu de midi par lequel Bernadotte annonce que la tête de colonne du 1^{er} Corps d'Armée arrivera à Brünn le 30 ; enfin Napoléon espère que Davout n'aura que peu de retard sur Bernadotte (23). Dans ces conditions, il prend une grave décision : c'est sur ce terrain, à hauteur du Goldbach, sans reculer davantage, qu'il attendra la bataille.

(23) En fait, il n'en sait rien de sûr, car c'est seulement cette nuit-là, après minuit, que Davout lui écrit pour lui annoncer qu'il partira le matin. Mais si Davout n'avait pas pu arriver à temps pour contribuer à envelopper l'armée russe en s'attaquant à sa gauche au cours de la bataille, il se serait, du moins, établi sur les positions de Nikolsbourg « afin de mettre les Russes entre deux feux » au cours de leur retraite vers le sud. (Note C, sur le rapport de Kutuzov).

Le 30 novembre ; demain bataille défensive.

Le 30 novembre les Alliés reprennent leur marche ; mais ils avancent peu. Cherchant désormais le débordement par le sud, après avoir voulu le tenter par le nord, ils manœuvrent maintenant pour inverser leur dispositif, l'« ordre de bataille » de leurs colonnes. Le soir, dans un mouvement préparatoire, les 3^e et 4^e colonnes seront passées respectivement derrière les 1^{re} et 2^e ; en arrière, la cavalerie (5^e colonne) précèdera la Garde conservée en réserve.

Au nord, Bagration pousse ses avant-postes à hauteur de Kruh ; mais sa cavalerie n'empêchera pas la nôtre d'évoluer toute la journée sur les hauteurs et, ainsi, de surveiller l'ennemi. Au sud les premiers éléments adverses ne dépassent pas Krenovitz ; nos patrouilles de cavalerie continuent donc à parcourir le plateau, d'où leur vue s'étend au loin dans le vallon d'Austerlitz. Leurs rapports, ainsi que ceux qui arrivent du sud, confirment



Napoléon dans ses idées sur les intentions de l'ennemi ; cependant, la chose est trop importante pour qu'il ne cherche pas à la vérifier lui-même. Il monte donc avec ses maréchaux sur le plateau et s'avance jusqu'aux pentes qui dominent Krenovitz : les Alliés sont là. Peut-être vont-ils descendre encore un peu la vallée de la Littawa par la route d'Austerlitz à Sokolnitz ; mais tôt ou tard, c'est évident, ils franchiront les hauteurs de Pratzen pour venir attaquer l'armée française en débordant sa droite.

Pour les arrêter, il suffirait donc d'occuper ces hauteurs avant eux ; c'est ce que l'Empereur explique aux officiers qui l'entourent : « Si je voulais empêcher l'ennemi de passer, c'est ici que je me placerais, leur dit-il ; mais alors je n'aurais qu'une *bataille ordinaire*. J'aurais, il est vrai, l'avantage du poste (c'est-à-dire : de la position), mais, outre que l'on pourrait courir les risques d'avoir un engagement trop sérieux dès demain, l'ennemi, nous voyant ainsi à découvert, ne pourrait commettre que des fautes de détail, et nous devons, avec des généraux peu experts dans la grande guerre, profiter de leurs fautes principales. Si, au contraire, je refuse ma droite en la retirant vers Brünn et que les Russes *abandonnent* ces hauteurs pour m'envelopper, fussent-ils 300.000 hommes (c'est un méridional qui parle) (24), ils sont pris en flagrant délit et perdus sans ressource (25). »

Il est facile de comprendre la manœuvre que l'Empereur envisage : les Russes vont évidemment occuper les hauteurs de Pratzen ; ensuite ils essaieront de nous envelopper : pour cela, ils *abandonneront* les hauteurs ; et l'on peut espérer que, ce faisant, ils laisseront « à découvert leur retraite et leur véritable ligne d'opérations, la grande route de Wischau et d'Olmütz (26) ». Dans ces conditions, il ne s'agit pas, pour Napoléon, d'aller attaquer des hauteurs tenues par les Alliés (27), mais d'aller occuper cette position, en passant par le nord, une fois qu'ils l'auront *abandonnée*. On imagine l'effet moral que produira cette menace

sur le flanc droit (ou même les derrières) de Alliés alors que Davout, arrivant par la route de Vienne, tombera sur leur flanc gauche. Et voilà qui nous éclaire les explications de l'Empereur.

Il ne veut pas, nous a-t-il dit, une bataille ordinaire. Est-ce à dire qu'il veuille une victoire extraordinaire ? Pas du tout. Il a dit « bataille » et non pas « victoire ». Il s'agit là d'une expression que Ludendorff employait encore, mais d'une expression vieillie qu'il faisait suivre, par conséquent d'une petite explication : « Bataille ordinaire, écrit-il, ainsi que Schlieffen appelait un refoulement frontal de l'adversaire (28) ».

Un refoulement frontal, c'est cela qu'il ne veut pas. Il veut, comme toujours, des attaques d'aile.

D'autre part, il compte que les généraux ennemis commettront des fautes « principales », des fautes de principes. Or, la plus grande faute, pour ces généraux, serait de s'engager dans une marche de flanc non couverte du côté de l'ennemi, pour aller se placer entre l'armée française de Brünn et les renforts qui doivent, normalement, lui arriver du sud. Cette faute, Napoléon l'espère tellement qu'il comptera dessus. Or, les généraux russes commettront beaucoup d'erreurs, mais fidèles élèves de Frédéric, ils ne commettront pas celle-là.

Laisser refouler lentement son front en pivotant autour de l'aile gauche ; puis, lorsque les hauteurs autour de Blazowitz auront été *abandonnées* par l'ennemi, faire déboucher de la tête de pont du Santon une masse de manœuvre capable de les occuper ; enfin lancer dans le flanc gauche de cet ennemi, déjà fortement engagé, les troupes de Davout débouchant du sud-ouest ; tel est le plan qui est maintenant si bien arrêté dans l'esprit de l'Empereur que, sans même descendre de voiture, il dicte la célèbre proclamation qu'il fait aussitôt répandre, et dans laquelle il déclare à ses troupes : « ... Les positions que nous occupons sont formidables, et pendant qu'ils marcheront sur nos batteries (c'est-à-dire : sur notre front) je veux faire attaquer leurs flancs... »

Ainsi, il n'aura pas une « bataille ordinaire ».

(28) Conduite de la Guerre et Politique. Traduction Koeltz.

(24) Huit jours avant il écrivait au général Lauriston : « Vous dites qu'il manque de bouches à feu à Passau ; eh ! mon Dieu, j'en ai des milliards à Vienne... »

(25) Relation officielle. Note C. sur le Rapport de Kutuzov. Mémoires de Savary et de Ségur.

(26) Note D. sur la relation de Kutuzov.

(27) Il nous dira demain que cela il ne l'aurait jamais fait. (renvoi 30)

Le Duc de Brunsвик au Duc
de Saxe-Weimar
- Jolivet -

A son Excellence
Monsieur le Maréchal
de L'Empire Berthier
Commandeur de la Guerre

Monsieur le Maréchal,



J'ai l'honneur de vous adresser
par un valet de chambre, par un
valet de chambre, par un valet de chambre,
et que le Général Kautzsch,
Mon chef de bataillon, et deux
Compagnies d'Éclaireurs sont arrivés
à la fin de la nuit.

Je prendrai
les deux Compagnies
d'Éclaireurs de la Garde
à la fin de la nuit.

Salut et Respect
Le Maréchal

Lettre de Davout à Berthier annonçant qu'il se met en marche.
(Archives du Ministère de la Guerre)

Quelques modifications apportées au déploie-
ment semblent indiquer l'intention d'accepter le
choc sur le ruisseau de Girzikowitz. C'est que les
renforts français approchent : dans la soirée, l'avant-
garde du 1^{er} Corps d'Armée est aux portes de
Brünn ; Davout, de sa personne, approche du quar-
tier général, et son corps d'armée le suit (29). Telle

(29) En réalité, ce Corps d'Armée est très en arrière et très échelonné ;
la Division Friant, grâce à une marche prodigieuse, est à Nikolsbourg et
doit arriver dans 24 heures ; Gudin, peut-être moins zélé, est encore
loin.

est la raison du léger mouvement en avant du
4^e Corps d'Armée, qui vient s'appuyer à la région
de Kobelnitz en faisant occuper Puntowitz par le
10^e léger, de la division Saint-Hilaire. A sa gauche,
la division Vandamme, traversant Schlapanitz,
s'avance à hauteur des grenadiers.

Tout cela ne peut qu'avancer la bataille, qui
commencera vraisemblablement demain sur cette
position. C'est ce que Napoléon écrit à Talleyrand,
qu'il n'a aucun intérêt à tromper.

Le 1^{er} décembre, journée d'attente.

Mais le lendemain encore la bataille n'aura pas
lieu. Et pourtant, de notre côté, on est prêt à
l'accepter.

Le 1^{er} Corps a rejoint ; le 3^e approche ; et
l'Empereur reporte ses troupes encore un peu
plus en avant.

Son quartier général s'installe à l'est de Bellowitz, sur la cote
287 (désignée depuis sous le nom de butte du bivouac),
où ses grenadiers lui construisent une petite cabane,
pendant que, de sa personne, toute la journée à cheval,
il inspecte son armée (...et celle de ses adversaires),
visitant les parcs, les batteries et les ambulances aussi
bien que les régiments.

Le 5^e C.A. est à hauteur du vallon de Girzikowitz, à cheval
sur la grand'route : division Suchet en avant, à hauteur
du Santon ; division Caffarelli encore en arrière du
ruisseau et au nord de la route. Il est flanqué au nord par
deux brigades de cavalerie légère (Treillard et Milhaud)
qui occupent Bosenitz.

Derrière, on trouve les grenadiers et la Garde respectivement
sur les pentes est et ouest de la butte du bivouac,
au sud de la route.

Les dragons sont plus en arrière, sur la grand'route, à Bello-
witz, encadrés par les cuirassiers, qui se partagent
entre Kritschen et Schlapanitz.

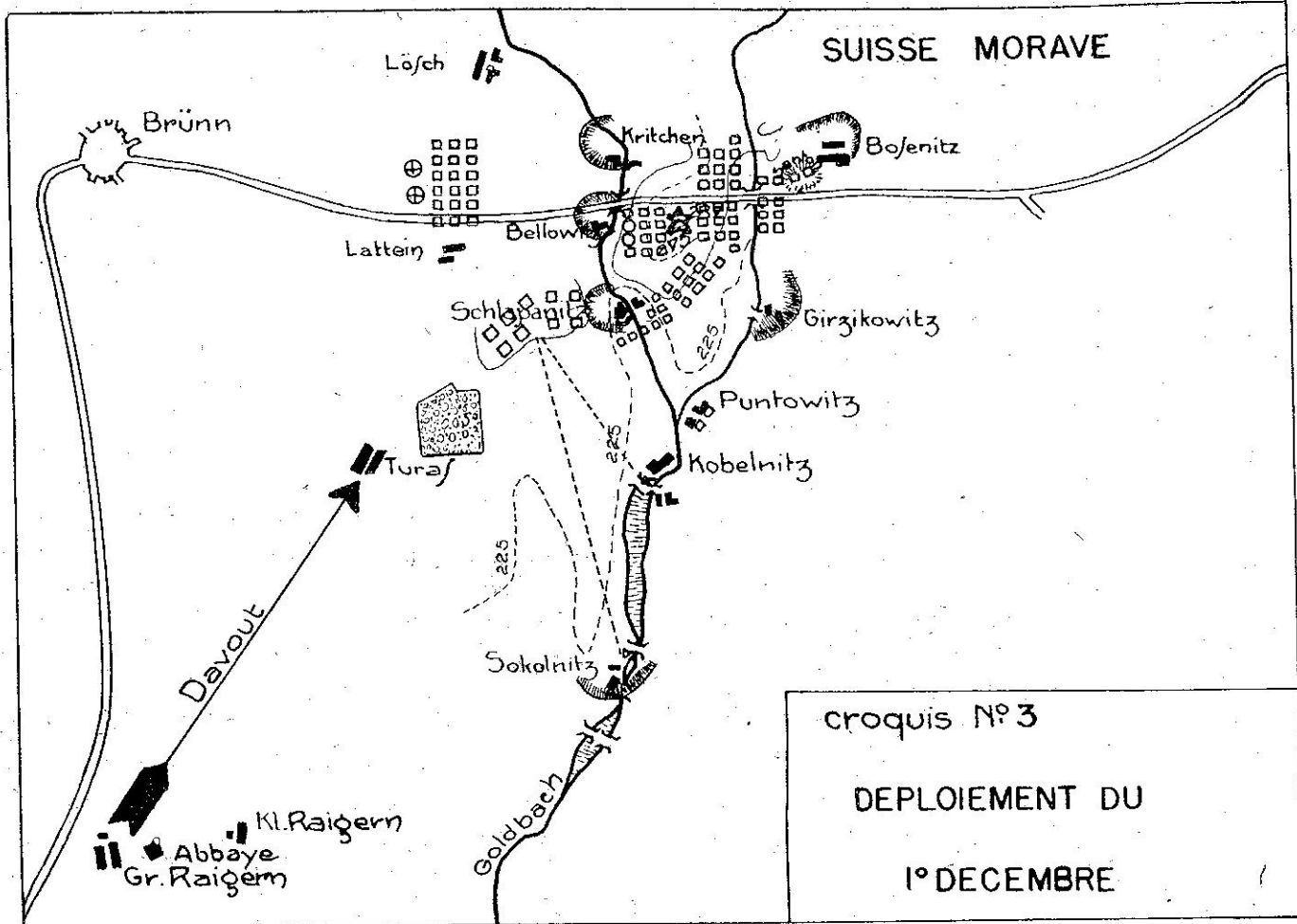
Le 1^{er} C.A. est en réserve sur le même axe (la grand'route)
entre Lattein et Loesch.

Le 4^e C.A., faisant en partie face au sud, flaque cet ensemble :
Vandamme est à hauteur des Grenadiers, face à Gir-
zikowitz occupé par la division de dragons Beaumont.
Saint-Hilaire a son gros à Schlapanitz et a fait occuper
Puntowitz (par le 10^e léger).

Legrand tient le plateau entre Schlapanitz et Turas.
Les tirailleurs corses restent détachés à Kobelnitz,
et ceux du Pô à Sokolnitz, où s'est retirée la bri-
gade de chasseurs à cheval du Général Margaron.

Davout réunira ses troupes (quand elles arri-
veront !...) à l'abbaye de Raigern, prêtes à attaquer
le flanc gauche des Alliés quand ceux-ci seront
aux prises avec notre front.

Ainsi Napoléon a déjà en partie refusé sa droite



« en la retirant vers Brunn ». Ses deux attaques d'ailes sont prêtes. Il faut attendre, maintenant, que les Russes franchissent, puis abandonnent les hauteurs qui les séparent de nous. On se gardera, naturellement, de tout mouvement intempestif qui pourrait les en dissuader.

Mais c'est à 11 heures seulement que les Alliés quittent leur camp. De plus, vers 3 heures après midi, à l'heure où Napoléon rentre à son bivouac, ils cessent de marcher vers nos positions, pour accentuer leur glissement vers le sud. Ils prennent pied sur le plateau et occupent même le mamelon au sud de Pratzen. Napoléon, qui en est avisé vers 4 heures, sort pour les examiner avec sa longue-vue. « Ils donnent dans le piège » s'écrie-t-il, en tressaillant de joie et frappant des mains.

Cependant, l'ennemi paraît s'arrêter. Oui ; il s'arrête. Pourquoi ? Quelles sont donc ses intentions ?

Va-t-il rester là ? « Il y restera longtemps s'il attend que j'aie l'en déposter », déclare l'Empereur dans un mouvement de mauvaise humeur et cachant mal sa déception (30). Attaquer une pareille position serait de la folie. Puis il reprend confiance ; l'ennemi n'est pas venu jusque là pour y rester ; non, il va continuer, évidemment, et, pour l'y encourager, Napoléon prescrit à Murat de sortir des rangs avec de la cavalerie, de montrer de l'hésitation et finalement de se retirer comme s'il était effrayé. L'ennemi va continuer son mouvement ; c'est certain ; mais dans quelle direction ?

— Vers Telnitz et Menitz ? mais où irait-il par là ? Il doit bien savoir où nous sommes.

— Alors, vers Sokolnitz, pour aller prendre entièrement à revers l'armée française ? Les généraux alliés pourraient être capables d'une manœuvre

(30) « Si les Russes avaient montré cette sagesse, et n'eussent pas abandonné les hauteurs, il est probable que l'Empereur eût décampé pour occuper les positions en arrière de Brunn. Par ce mouvement, il offrait aux ennemis une nouvelle tentation de se placer entre cette ville et Vienne ». (Napoléon. Observation C. sur le Rapport de Kutuzov.)

aussi dangereuse si... elle n'exigeait pas une audace qui les dépassât.

— Non, ils se contenteront d'un débordement. Mais quelle sera l'ampleur de ce débordement ? Voilà ce qu'il faudrait savoir ; voilà ce qu'on demande aux reconnaissances poussées par la brigade Margaron sur les hauteurs au sud de Pratzen, que généreusement l'ennemi lui laisse.

Cependant, il y a un renseignement qui serait bien plus précieux encore ; il faudrait savoir *ce que fait le corps russe qui était à cheval sur la grand' route* ? A-t-il bien suivi le mouvement général vers le sud ? Ne reste-t-il pas dissimulé derrière cette cavalerie qui continue à s'agiter sur le plateau ? Voilà qui gênerait fortement le mouvement que doit effectuer notre aile gauche. Voilà ce qu'on demande aux reconnaissances qui sont lancées continuellement dans la région de la grand'route.

Or, voici quelle est la position des Austro-Russes le soir du 1^{er} décembre. Leur armée s'étend sur un front de plus de 10 kilomètres. Leur gros bivouaque, à l'abri des vues, sur les pentes est des hauteurs de Pratzen, qui sont tenues par quelques avant-postes.

À droite, le corps de Bagration est encore dans la région de la grand'route, s'appuyant aux hauteurs de Posorsitz. À gauche, la cavalerie est devant Sokolnitz et Telnitz. La réserve est dans les fonds à l'ouest d'Austerlitz.

Le mouvement d'inversion des colonnes n'est terminé que pour les 1^{re}, 2^e et 3^e colonnes. Les 4^e et 5^e ne doivent passer à leurs places (au nord des précédentes) que le lendemain matin. Nous verrons qu'elles ne pourront pas y être en temps utile, ce qui aura une influence capitale sur le déroulement de la bataille.

La soirée du 1^{er} décembre ; demain bataille offensive.

Avant que la nuit tombe, du haut de son bivouac, l'Empereur jette un dernier coup d'œil sur le terrain. Devant lui s'étendent les hauteurs entre Blazowitz et Pratzen. Si le temps est favorable,

on aura demain d'excellentes vues sur ces pentes. Plus près s'allonge la ligne française, bordant la rivière, cachée aux vues ennemies par le terrain, les villages, les bouquets d'arbres. Derrière, dans les fonds, se dissimulent nos réserves.

Allons ! le sort en est jeté. C'est le moment d'aller se restaurer dans la petite chaumière où les cantines impériales sont installées.

Napoléon se mit gaiement à table. Le repas fut frugal (des pommes de terre aux oignons, dit-on), mais la conversation se prolongea ; on parla de la campagne d'Égypte ; l'Empereur se laissa entraîner vers son vieux rêve : « Oui, si je m'étais emparé d'Acre, dit-il à ceux qui l'entouraient, je prenais le turban, je faisais mettre des culottes à mon armée... Au lieu d'une bataille en Moravie, je gagnais une bataille d'Issus, je me faisais empereur d'Orient et je revenais à Paris par Constantinople ». Junot fit remarquer que, après tout, Vienne aussi était sur le chemin de Constantinople et que l'armée n'avait jamais montré tant d'entrain. A quoi Mouton répliqua que si l'armée avait tant d'ardeur la veille de la bataille, c'était uniquement dans l'espoir d'en finir et de revenir en France ; et l'Empereur lui donna raison. Puis se levant aussitôt, il ajouta : « En attendant, messieurs, allons nous battre » ; et il revint à son bivouac.

Au cours de la nuit qui commence, les renseignements vont faire apparaître une constante évolution de la situation : l'armée ennemie semblera descendre de plus en plus vers le sud. Or, précisément, chaque fois que l'on recevra un renseignement de Davout, ce sera pour apprendre qu'il ne disposera, demain, dans cette région, que de forces toujours moins nombreuses. Dans ces conditions, l'attaque sur le flanc gauche adverse deviendra de moins en moins possible. En revanche, le débordement par le nord, la grande idée, paraîtra devenir de plus en plus facile.

Et le plan de Napoléon va subir une modification profonde.

Sa proclamation, nous le savons, dictée dès le soir du 30 novembre, et répandue aussitôt dans toute l'armée, avait exposé (un peu prématurément) le plan de la bataille :

au quartier General le 9 Frimaire au 10.
Ordre du jour.

Soldats,

L'armée que je présente devant vous, pour frapper l'armée
autrichienne d'Alton, ce sont les mêmes bataillons qui vous avez
battu à Hollabrunn, et que depuis vous avez tant aimé

ARCHIVES
DE
L'ARTILLERIE

conservés jusqu'ici.
Les positions que nous occupons sont formidables
pendant qu'ils nous cherchent sur nos batteries, je n'ay rien de plus
à vous flatter.

Soldats, je d'ingerais moi-même tenir vos bataillons.
Je me tiendrais loin du feu, si avec votre bravoure, et votre ardeur,
vous portez le désordre et la confusion dans les rangs ennemis.
Mais si la victoire doit un moment en douter, nous nous retirons
pour nous réorganiser, nous nous préparons à la victoire que nous
hériterons dans cette journée, et il y a de l'honneur de l'empereur
français, qui importe tout à l'honneur de toute la nation.
que deux fronts de d'ennemi les battent, ou en d'ennemi,
que les rangs de chaque côté soit bien guidés de cette journée,
qui sont vaincus en d'ennemi de l'ennemi, qui sont vaincus de
la grande haine contre notre nation.

Cette victoire finira notre campagne et nous pourrions
reprandre nos quartiers d'hiver, si nous savons profiter par les
nouvelles armées qui se forment en France; ah! la pitié qui je dois
leur dire de mon peuple, de nous et de moi.

Napoléon
Parade de l'armée
Le major General
Signé de moi Napoléon
Après la bataille
L'aidé III^e de Chef de l'Etat m^{rs} de l'Etat
J. B. B. B.

« Les positions que nous occupons
sont formidables disait-elle, et,
pendant qu'ils marcheront sur nos
batteries, je veux faire attaquer leurs
flancs ».

Or, le 10^r décembre, 10 Frimaire,
vers 8 heures du soir, Napoléon dicte
les « Dispositions générales pour la
journée du 11 » qu'il complètera
et modifiera ultérieurement, au moins
par des instructions verbales.

Au début, ces ordres sont très sim-
ples : l'Empereur veut la bataille pour
le lendemain. Il sait bien qu'en recu-
lant encore il gagnerait du temps et
disposerait de plus de troupes. Mais
il tient à profiter de la faute que les
généraux alliés sont en train de com-
mettre en exécutant une manœuvre
qu'ils ont si nettement dévoilée. Il va
donc, au contraire, reporter en avant
son armée, qui franchira avant le jour
le ruisseau de Girzikowitz, et qui, re-
nonçant à attendre que l'ennemi mar-
che « sur nos batteries », prendra ainsi
une attitude nettement offensive.

Dès que les masses ennemies au-
ront abandonné les hauteurs, l'armée
française effectuera son mouvement
débordant; elle le fera en « réservant »
sa masse de manœuvre, suivant un
procédé cher à Frédéric II, en mar-
chant à l'ennemi en échelons refusés,
en ordre oblique.

« La manœuvre de la journée, di-
sent les ordres, doit être une marche
en avant, par échelons, l'aile droite
en avant ».

Un tel procédé est parfaitement
adapté à la situation, car on ne sait
pas exactement jusqu'où se prolonge

Original de la proclamation d'Austerlitz
envoyé à l'Artillerie.
(Archives du Laboratoire Central
des Fabrications d'Armement).

gera, au nord, l'aile droite ennemie, cette aile qu'on veut déborder pour porter la masse de l'armée française derrière l'armée russe.

Le maréchal Soult, qui commande la droite (31), amorcera cette manœuvre, couvert sur son flanc droit par Davout. A sa gauche, toute la masse de l'armée française suivra en échelons refusés.

Pour que ce mouvement de débordement ait le maximum d'ampleur, il faut que Soult gagne le plus de terrain possible. Pour cela, il faut que, sans alerter les adversaires par un mouvement en avant prématuré, il les empêche de s'opposer au déploiement de ses divisions, ce qu'ils pourraient faire en venant s'accrocher au ruisseau de Girzikowitz.

Il ne fallait pas, a écrit Napoléon (32), « laisser prendre à l'ennemi des positions trop près de Girzikowitz et de Puntowitz qui eussent empêché l'armée de se former, car l'attaque qu'avait projetée l'Empereur dépendait spécialement de la promptitude de la marche du centre sur les hauteurs de Pratzen. »

Relisons attentivement la fin de cette phrase : *l'attaque... projetée...*, la vraie, celle de la masse de manœuvre (aile gauche), dépendait... de la promptitude de la *marche* sur les hauteurs de Pratzen.

Autrement dit : l'attaque se décomposerait en une opération préparatoire amorcée par Soult, basée sur la surprise, et une attaque proprement dite exécutée par le gros de l'armée sur le flanc et les derrières ennemis.

Mais, pour agir par surprise, il faut cacher à l'adversaire notre changement d'attitude. Les mouvements de mise en place des troupes d'attaque seront donc effectués au dernier moment et sans bruit. On laissera du monde pour entretenir les feux de bivouac jusqu'au petit jour. Naturellement, il ne sera pas fait de feux sur les nouvelles positions.

Soult aura ses trois divisions placées au-delà du ruisseau à 7 heures du matin, prêtes à se porter en avant, (dans la région de Girzikowitz-Puntowitz).

Chez Lannes, la division Caffarelli, franchissant

(31) Bernadotte et Murat forment le centre. Lannes commande la gauche. Les flanqueurs sont : à droite Davout, à gauche la brigade de cavalerie légère Fauconnet. La Garde impériale et les grenadiers constituent l'essentiel de la réserve.

(32) Notes sur la relation de Stutterheim.

le ruisseau de Girzikowitz vers la fin de la nuit (7 heures), se placera à hauteur de la division Süchet, qui lui laissera la moitié droite de son emplacement actuel. Ce 5^e corps d'armée aura sa gauche flanquée par la cavalerie légère du général Milhaud.

Lannes fera établir des ponts entre la route et Girzikowitz ; il s'agit évidemment de préparer le passage rapide, sur la rive gauche, des réserves qui vont appuyer l'attaque principale. Ces réserves seront disposées de la façon suivante.

Duroc (33), avec les grenadiers, se portera un peu en avant de sa position actuelle, sa gauche derrière la droite de Caffarelli. Il fera reconnaître les passages du ruisseau utilisés par Soult.

Murat, avec la grosse cavalerie et les dragons, sera prêt pour 7 heures à franchir le ruisseau derrière Lannes, pour se porter à la droite de ce maréchal dès que Soult se mettra en marche.

Bernadotte devra être, pour la même heure, avec ses deux divisions, à hauteur du quartier général, sensiblement sur la position qu'occupe actuellement la division Caffarelli. Là il attendra de nouveaux ordres.

La Garde, aux ordres de Bessières, restera massée derrière la butte du bivouac.

D'autre part, à l'extrême droite, Davout, qui cantonne cette nuit à Raigern avec celles de ses divisions qui sont arrivées (division Friant et division de dragons Bourcier), partira à 5 heures du matin pour se porter à la droite de Soult.

Mais cet ordre assez vague donné à Davout a dû être complété par des instructions verbales ; tout porte à croire que ce maréchal avait ordre de se rendre à Turas et de s'emparer de cette localité, où l'on prévoyait donc que l'ennemi serait arrivé avant lui (en refoulant l'aile droite de Soult). Son rapport (34) nous dit, en effet, que la division Friant devait se porter « sur Turas d'où elle devait chasser l'ennemi » (35).

S'il en est bien ainsi, c'est que Napoléon pensait encore, à ce moment-là, à une attaque contre le flanc gauche des Russes. Mais cette attaque sur le flanc sud, ne disposant que de moyens très faibles, ne pouvait plus être que très accessoire.

(33) Oudinot, quoique blessé, tiendra à reprendre le commandement de ses grenadiers pour la bataille. Toutefois, on laissera à Duroc le commandement d'une partie de cette troupe qui lui avait été confiée momentanément — pure courtoisie probablement.

(34) Du 15 Frimaire.

(35) Davout, ajoute qu'il devait « la diriger ensuite sur Sokolnitz ». Mais il a certainement fait, à ce sujet, une confusion : un tel mouvement eût été étrange. C'est le lendemain matin seulement, alors qu'il était déjà sur la route de Turas, qu'il reçut l'ordre de se porter sur Sokolnitz (Voir ci-après.) S'il avait eu dès le 1^{er} décembre un point de seconde destination, ce n'aurait pu être que Kobelnitz, puisqu'il devait gagner « la droite du maréchal Soult ».

amorcent un glissement général de l'armée vers le sud, le long du Goldbach.

La division Vandamme franchira le ruisseau dans la région de Girzikowitz, comme il était prévu ; mais « là elle attendra de nouveaux ordres pour se porter en avant. »

La division Saint-Hilaire, contrairement aux « Dispositions générales » de l'Empereur, ne franchira pas le ruisseau sans un nouvel ordre.

Quant à la division Legrand, elle ira tout de suite plus au sud, s'étendant jusqu'à Kobelnitz.

Enfin la brigade de cavalerie légère Margaron n'abandonnera pas Sokolnitz avant 6 heures du matin, pour que Davout puisse aller l'occuper.

Pendant que ses ordres s'exécutent (37), Napoléon ne reste pas inactif. Vers 9 heures du soir, à pied, escorté seulement de quelques officiers d'ordonnance, il quitte son quartier général pour aller parcourir les bivouacs au milieu d'un enthousiasme général : demain, c'est le premier anniversaire du couronnement. Cependant, au cours de cette petite fête, une fusillade se fait entendre vers le sud, qui, en se prolongeant, finit par inquiéter l'Empereur. Il dépêche plusieurs officiers pour tâcher de savoir ce qui se passe. En particulier, Savary est envoyé « jusqu'à la communication entre la division Legrand et celle du général Friant » (c'est-à-dire entre Soult et Davout), communication qui est, évidemment, un sujet d'inquiétude assez sérieux.

Savary apprend que les hussards autrichiens ont chassé de Telnitz les quelques tirailleurs qui y avaient été placés. Dès qu'il en a été informé, le général Legrand a donné l'ordre de faire réoccuper le village par un bataillon (38). Mais Savary rapporte un renseignement beaucoup plus impor-

(37) Nous disons, sans en avoir des preuves matérielles, que ce sont ses ordres parce que nous ne pouvons pas croire que Soult aurait agi, de sa propre autorité, contre les prescriptions formelles des « Dispositions Générales ».

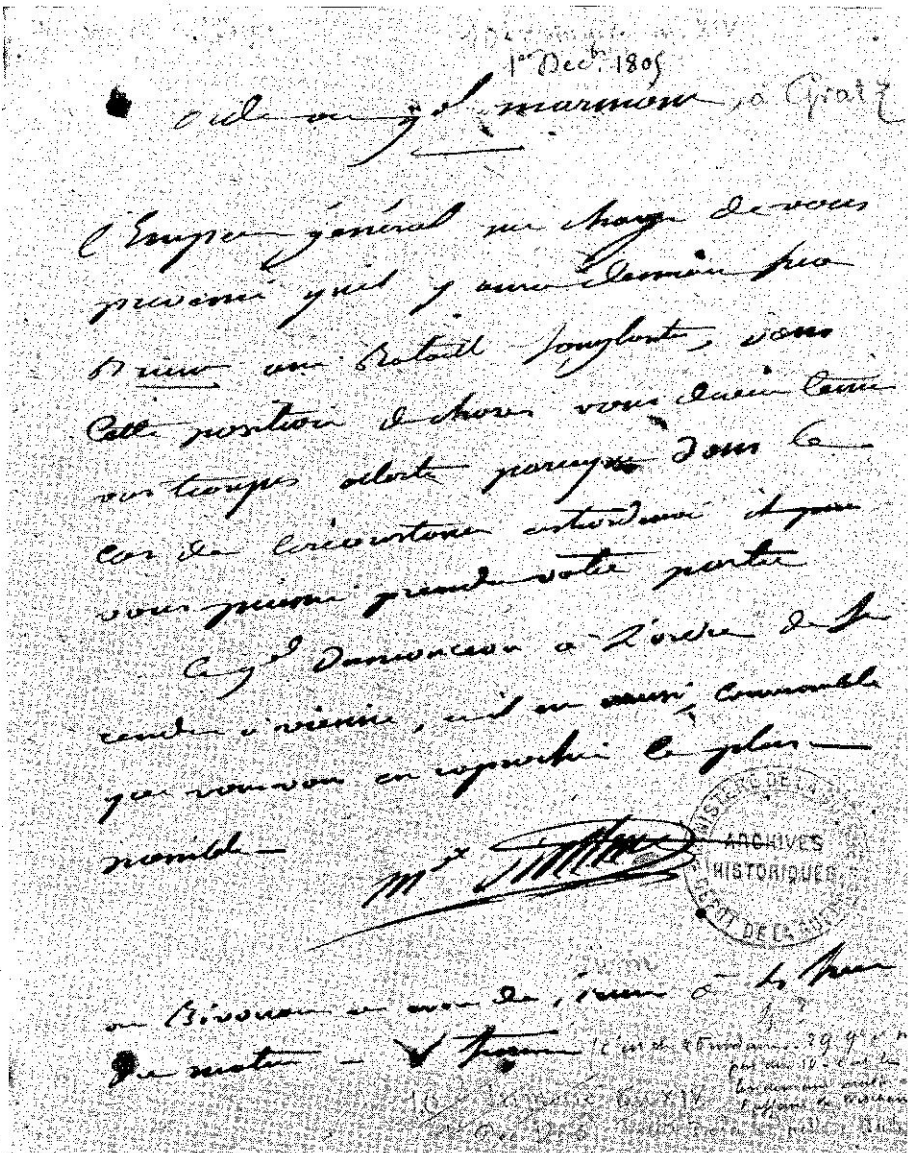
(38) 1^{er} Bataillon du 3^e de ligne. L'ennemi devait reprendre son attaque vers 2 heures du matin ; mais, rencontrant une résistance sérieuse, il se retira.

tant et quand il rentre, à minuit, au bivouac de l'Empereur, il réveille ce dernier pour lui apprendre qu'il y a, entre Augezd et Telnitz, un corps ennemi nombreux comprenant non seulement de la cavalerie mais aussi de l'infanterie.

« Il n'y a plus à hésiter, déclare alors l'Empereur, il faut demain livrer bataille ; il n'y a plus de doute sur les faux projets qui animent les généraux de cette armée (39) ».

Il n'a plus de doute. Il en a même si peu qu'il

(39) Relation Officielle.



Lettre écrite par Berthier lui-même pour prévenir Marmont de l'imminence de la bataille.

(Archives du Ministère de la Guerre).

est désagréablement surpris de cette extension imprévue du front ennemi.

Jusqu'où donc va s'étendre ce mouvement débordant? Il faut le savoir. Napoléon convoque alors Soult pour aller examiner avec lui la situation. En même temps, accentuant le glissement de son dispositif vers le sud, il lui envoie l'ordre de faire occuper en force et sur-le-champ le village de Telnitz et surtout celui de Sokolnitz, « le plan de la bataille demandant que l'ennemi ne s'emparât de ces villages que lorsque nous serions arrivés sur les hauteurs de Pratzen » (relation officielle).

Puis, en attendant Soult, l'Empereur se jette sur la paille et s'endort. Mais dès que ce maréchal arrive, on monte à cheval et on part en reconnaissance.

La fin de la nuit; la grande erreur d'Austerlitz.

La nuit est belle et éclairée par la lune. Les feux des bivouacs embrasent le ciel. Il est près de 3 heures du matin lorsque Napoléon arrive à Girzikowitz. Là tout est calme. Mais les commandants des postes avancés, interrogés, signalent que toute la nuit on a entendu le bruit des colonnes ennemies se déplaçant sur le sol glacé, en marche vers le sud. Ce bruit, disaient-ils, venait de cesser; mais « jusqu'à 2 heures du matin on avait entendu le mouvement de la marche des troupes, qui se dirigeaient toujours sur leur gauche (40) ». « Les feux s'étaient effectivement prolongés de ce côté. »

Avant de voir comment Napoléon a pu interpréter ce renseignement, rappelons-nous que nous sommes à Girzikowitz et regardons où se trouve ce village. Nous constatons alors que ce renseignement relatif aux troupes en marche vers le sud ne peut pas concerner l'ensemble de l'armée alliée; il concerne seulement les troupes qui ont pu défilé devant Girzikowitz, c'est-à-dire celles qui étaient plus au nord que cette localité, celles qui étaient dans la région de la grand'route, celles qui inquiétaient tant Napoléon parce qu'elles pouvaient rendre très difficile le débordement par le nord.

(40) La Relation Officielle ajoute : « c'est-à-dire sur Telnitz et Sokolnitz ». Mais il est bien évident qu'il s'agit là d'une interprétation. Les postes avancés de Girzikowitz pouvaient seulement rendre compte de ce qu'ils avaient entendu devant eux.

L'Empereur en déduit donc que, comme il s'y attendait, ces troupes sont descendues vers le sud; et que, par suite, les hauteurs de Kruh, en face de la tête de pont du Santon, sont à peu près abandonnées par l'ennemi.

Cette idée que Napoléon et son major général se font de la situation de l'ennemi dans cette région, nous la retrouverons dans la relation de la bataille que Berthier a rédigée quelques mois plus tard :

« L'ennemi dans le prolongement de sa droite n'avait laissé que peu de forces en face du Santon entre la route et la montagne. Cinq ou six escadrons seulement soutenus par quelques pièces d'artillerie masquaient sa position en arrière du ravin, et dans la plaine en avant à peine avait-il quelques corps isolés. Les Russes cependant avaient eu des forces nombreuses sur cette droite dont l'extrémité s'étendait jusqu'à Posoritz (*sic*), où ils avaient construit une forte batterie. Mais ils venaient de la dégarnir par un mouvement de flanc; et ce mouvement fait pour tourner notre droite et fermer la route de Vienne avait été aussi ostensible que s'ils eussent voulu nous mettre dans la confiance de leurs projets. »

Tout de même, Napoléon voudrait bien vérifier qu'il ne se trompe pas. Il essaie pour cela de monter sur les hauteurs; il serait si intéressant d'aller examiner les feux de l'ennemi pour préciser sa situation! C'est en vain. Il finit même par tomber sur un poste de cosaques et doit revenir précipitamment dans nos lignes. Il retourne alors à son bivouac sans poursuivre sa reconnaissance.

C'est qu'il est fixé :

1^o Il faut attendre l'attaque ennemie bien plus au sud qu'on ne l'avait prévue (41).

2^o Il ne reste plus rien, ou presque, en face de la tête de pont du Santon.

C'est en fonction de ces deux idées que Napoléon prend ses nouvelles dispositions et qu'il accentue le glissement de son dispositif vers le sud.

1^o Au 4^e Corps d'Armée un premier ordre enverra la division Saint-Hilaire franchir le ruisseau à Puntowitz au lieu de le franchir derrière Vandamme à Girzikowitz. Les éléments disponibles de la division Legrand (c'est-à-dire ceux qui n'ont pas en-

(41) A la fin de la nuit, Savary sera encore envoyé auprès du général Legrand, pour avoir des renseignements à ce sujet.

core reçu une mission défensive) resteront en deuxième ligne, donc en réserve.

Un deuxième ordre enverra ces éléments franchir le vallon à Kobelnitz et s'étendre le long du ruisseau jusqu'à Sokolnitz ; de plus, il prescrira « de ne découvrir Telnitz et Sokolnitz qu'à l'arrivée du maréchal Davout ». Finalement, la division Legrand se trouvera étirée de Kobelnitz à Telnitz, brigade Levasseur dans le premier village, brigade Merle au sud (42). Ainsi tout le corps de Soult est étalé à partir de Girzikowitz sur le Goldbach, le long duquel ses éléments s'égrènent, de moins en moins denses, jusqu'à Telnitz (43).

2° Au petit jour on verra le 1^{er} Corps d'Armée, appuyant à son tour vers le sud, se diriger sur Girzikowitz pour y franchir le ruisseau derrière Vandamme.

3° Dans ces conditions, Lannes n'aura plus, derrière lui, les réserves puissantes qui devaient soutenir son action ; mais elles ne lui sont plus nécessaires... puisqu'il ne doit plus rien rester de solide en face de lui.

Or, en réalité, Bagratiou est toujours là, sur la grand'route, avec toutes ses forces, masqué par sa cavalerie et par le terrain ; il va ainsi déjouer les prévisions de Napoléon ; il va faire échouer son plan de bataille.

La journée du 11 Frimaire, an 14.

Le jour trouve l'Empereur sur la butte du bivouac, reposé, restauré, ému certainement, mais plein de confiance ; l'ennemi n'a-t-il pas manœuvré exactement comme il l'avait prévu ? Il monte un de ces chevaux arabes qu'il préfère à tous les autres. Il est entouré de ses maréchaux, qu'il avait convoqués pour 7 heures et demie afin de leur donner ses ordres définitifs d'après les mouvements qu'aurait faits l'ennemi pendant la nuit.

De cette position admirablement choisie on devrait voir tout l'ensemble du terrain d'attaque.

(42) Les événements de la nuit avaient conduit à placer à Telnitz des forces sérieuses, dont tout le 3^e de ligne. D'autre part, dès le petit matin, le 26^e léger fut dirigé sur Sokolnitz.

(43) En laissant un vide dans la région marécageuse, infranchissable entre Kobelnitz et Sokolnitz.

Mais un brouillard épais couvre les deux armées ; on ne voit rien. D'autre part, en raison de l'éloignement et du terrain, on ne peut être renseigné que par des estafettes sur ce qui se passe au sud, dans la zone d'effort défensif, là où va évidemment commencer la bataille ; aussi une des premières paroles de Napoléon en se réveillant a-t-elle été pour envoyer son aide de camp Savary se renseigner sur la situation à l'extrême-droite.

Or, à Telnitz, la fusillade s'est engagée au petit jour, bientôt très vive, puis accompagnée d'une canonnade. Ce sont les alliés qui, s'étant mis en mouvement dès 6 heures et demie, ont essayé de forcer la défense du Bas-Goldbach.

Un peu avant 8 heures, le soleil fait une apparition ; il dissipe les brouillards sur les hauteurs, mais il ne peut atteindre ceux de la plaine. Alors les hauteurs de Pratzen apparaissent entièrement dégarnies aux yeux de l'Empereur (44), tandis que nos troupes restent dissimulées dans les fonds. Ainsi, tout va bien : les hauteurs sont « abandonnées » ; mais rien ne presse puisque les Russes ne peuvent pas voir nos divisions ; il vaut mieux attendre que l'ennemi soit franchement engagé avec le gros de ses forces dans les fonds de Telnitz.

Napoléon donne ses derniers ordres. D'abord, puisque la situation est si claire, Bernadotte va aller immédiatement mettre en mouvement ses troupes qui étaient en réserve en arrière et, tout en appuyant vers le sud, il les portera sur la ligne. Soult, resté près de lui, avec Lannes et Murat, se montre impatient de commencer l'action. Mais l'Empereur le calme : ne s'agit-il pas seulement d'aller occuper par surprise des hauteurs abandonnées ?

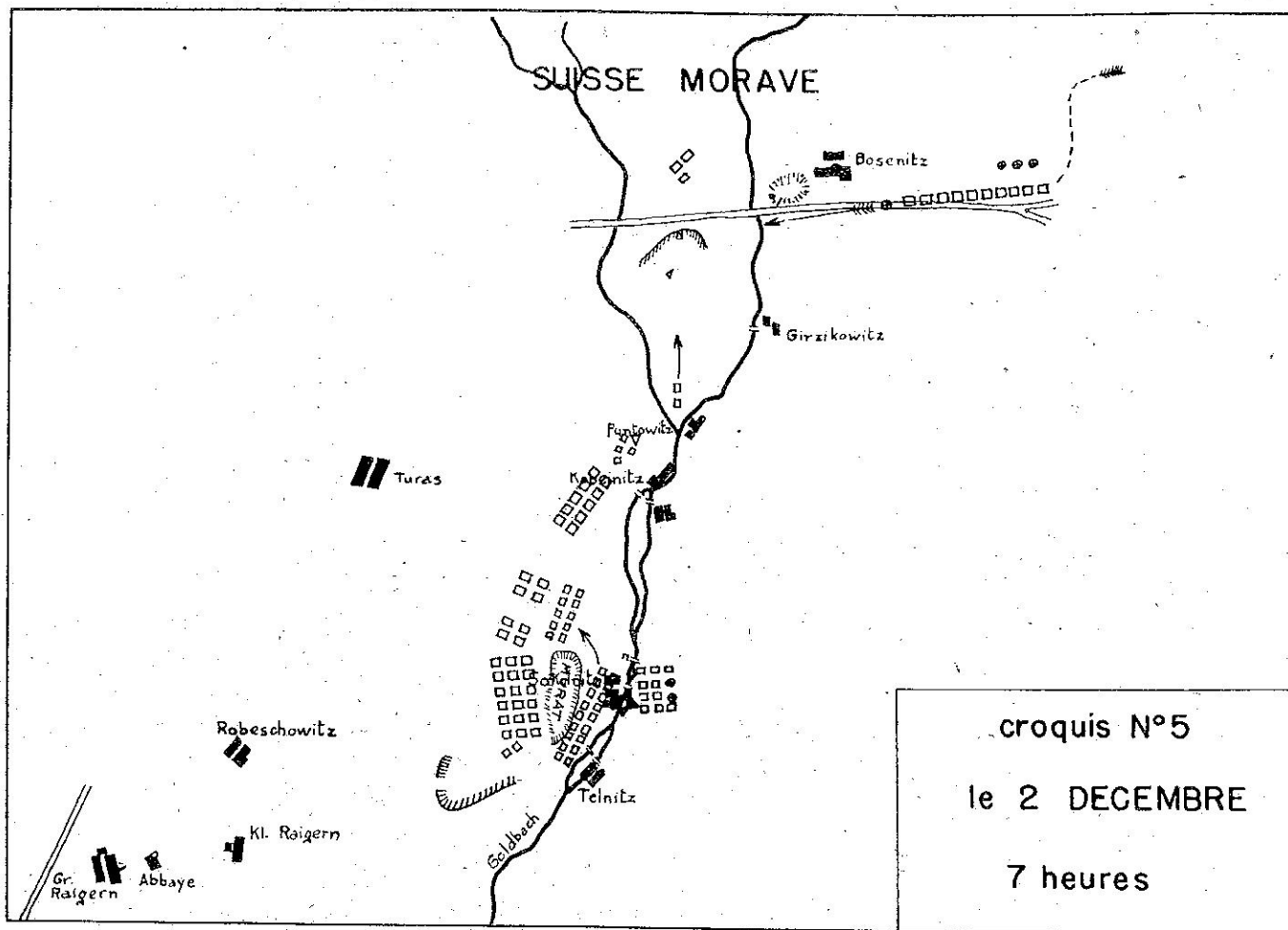
« Combien vous faut-il de temps, lui demandait-il, pour arriver sur les hauteurs de Pratzen avec vos divisions ?

— Moins de 20 minutes.

— En ce cas, attendons encore un quart d'heure. »

Un peu après 8 heures, un aide de camp arrive de la droite pour demander des renforts : une masse de 40 à 50.000 hommes veut forcer la défense de Sokolnitz et Telnitz.

(44) « Dégarnies de cette immense quantité de soldats qui y avaient passé la nuit », dit la relation officielle. En réalité le « gros » allié avait bivouaqué non pas sur les hauteurs, mais sur les pentes est, qui ne sont évidemment pas vues de la butte du bivouac. Une grosse partie des forces était encore là à 8 heures (voir ci-après), mais invisibles (ce qui confirma Napoléon dans son erreur).



Des renforts ? Mais non ! l'Empereur ne s'intéresse plus à ces villages, maintenant. Ce qui l'intéresse, en revanche, et prodigieusement, c'est le renseignement que lui apporte. l'aide de camp : dès à présent, la moitié au moins de l'armée alliée est dans les fonds de Telnitz. Il n'y a plus à attendre : sa main se lève ; un regard, un mot, un signe de la main, et les trois maréchaux partent au galop. Bientôt, de Puntowitz au Santon, toute la ligne se porte en avant, en direction du sud-est, aile droite avant, comme il était prévu et — circonstance favorable pour la surprise — longtemps cachée par le brouillard.

Très vite, par les pentes gelées, la division Saint-Hilaire gagne la région de Prätzen, où l'on trouve l'ennemi. A sa gauche, pendant que le combat s'engage, la division Vandamme reste en retrait, prête à toute éventualité.

Vers 9 heures, la division Drouet d'Erlon arrive à hauteur de Vandamme. Elle fait partie du 1^{er} Corps

d'Armée (Bernadotte), qui va pouvoir protéger le flanc gauche de Soult. Alors, Vandamme se lance à son tour dans la lutte. Pour atteindre le mamelon qui lui fait face il le fait attaquer de front (4^e de ligne) et déborder par le nord (24^e d'infanterie légère). Finalement, après avoir longuement résisté, l'ennemi (les Autrichiens de la 4^e colonne) lâche pied et va se reformer à l'abri derrière le rebord du plateau. Les troupes de Vandamme couronnent alors la hauteur, et Napoléon quitte son bivouac pour se porter aux allures vives sur leurs traces. Une partie de ses réserves (grenadiers d'Oudinot et Garde Impériale) le suit.

Pour comprendre la suite de la bataille, il faut savoir ce qui s'était passé pendant ce temps du côté des alliés.

Avant tout rappelons-nous que, pour protéger leur marche de flanc, ils avaient laissé sur la route

d'Olmütz, face à Lannes, les 12 bataillons et les 40 escadrons du prince Bagration. (On est loin des 5 ou 6 escadrons sans infanterie dont parlera Berthier dans un passage de sa relation).

Rappelons-nous également que le mouvement d'inversion des 5 colonnes qui constituaient le gros de l'armée n'était pas terminé.

Dès 6 heures et demie la 1^{re} colonne s'était mise en marche et, peu après, elle était fortement engagée dans la lutte sur le Bas-Goldbach. La 2^e avait eu son départ retardé par une partie de la cavalerie (45), qui était venue s'installer par erreur vers 6 heures du matin dans la région des bivouacs de cette colonne ; puis, quand elle s'était mise en marche, à 7 heures, elle avait été aussitôt coupée par cette même cavalerie qui, reconnaissant enfin son erreur à la faveur du jour, voulait regagner sa position. Finalement, le chef de cette colonne, furieux, avait, à son tour, coupé les cavaliers ; mais il avait une heure de retard et, quand il arriva à Sokolnitz, le 26^e léger était déjà installé derrière ce passage depuis un quart d'heure.

Ce n'était rien à côté de ce qui se passait plus au nord. La 4^e colonne devait laisser à la 3^e, qui avait bivouaqué devant elle, la priorité pour la traversée de Pratzen. Or, cette 3^e colonne partit en retard. De ce fait, la 4^e, qui avait essayé de quitter son bivouac à 7 heures et demie, eut son départ retardé jusque vers 8 heures et demie. De plus, elle partit dans un ordre quelconque, sans avant-gardes, sans éclaireurs (46), fusils non chargés et avant même d'être complètement rassemblée. Devant ce triste spectacle, Kutusov l'arrêta ; puis il donna à deux bataillons l'ordre d'aller occuper Puntowitz pour protéger le flanc droit de la colonne.

Mais, en débouchant de Pratzen, vers 9 heures, ces deux bataillons se heurtèrent aux troupes de Soult dont ils ne soupçonnaient pas l'arrivée. Ils s'accrochèrent alors au village sans pouvoir arrêter les Français qui, négligeant ces faibles forces et gagnant les hauteurs, dirigèrent de là un feu meurtrier sur la 4^e colonne et finirent, comme nous l'avons vu, par la rejeter sur les pentes est du plateau.

Ce n'est pas tout. La cavalerie alliée (5^e colonne), sous le prince de Liechtenstein, devait se porter sur Blazowitz avec mission de relier la masse principale au corps de Bagration. Mais, retardée d'abord par l'erreur de toute sa fraction russe, erreur dont nous avons constaté déjà de désastreuses conséquences, retardée ensuite par les 3^e et 4^e colonnes dont les bivouacs étaient en travers de sa route, elle n'arriva, elle aussi, dans sa zone de déploiement qu'après les troupes françaises.

Dans le trou que cette cavalerie avait ainsi laissé à la droite de la 4^e colonne, la garde russe, qui se portait tranquillement d'Austerlitz sur Blazowitz pour constituer une réserve générale, s'était trouvée brusquement en première ligne, liée à la gauche de Bagration et engagée sans rien comprendre à ce qui se passait. C'est alors seulement que le prince de Liechtenstein vint couvrir le flanc gauche de cet ensemble Bagration-Garde, que Murat menaçait déjà ; mais il ne pouvait plus remplir sur le plateau la mission de liaison qui lui avait été confiée.

Ainsi l'attaque française a progressé très facilement et très rapidement dans le creux laissé par les 4^e et 5^e colonnes entre, d'une part, le groupement Bagration-Garde, d'autre part, les trois colonnes qui se pressent maintenant, contre la défense du Bas-Goldbach.

En revanche, au nord, le débordement souhaité ne s'est pas produit, car l'attaque y a rencontré une résistance imprévue. C'est que Bagration est là ; et il sait se battre.

Telle est, en gros, la nouvelle situation en fonction de laquelle Napoléon va conduire sa bataille. Résumons-la en quatre mots : son plan a échoué.

Ajoutons-y les précisions suivantes : au sud, après avoir longtemps résisté, notre ligne de défense, cédant enfin au nombre, s'est repliée. Or, Davout est parti de Raigern entre 5 heures et demie et 6 heures du matin (47) pour se porter sur Turas. Mais, comme nous l'avons vu, Napoléon a renoncé à l'attaque sur le flanc gauche des alliés. D'après le dernier plan de bataille, Davout doit aller à

(45) Les cavaliers russes.

(46) Il y eut une reconnaissance faite sur Sokolnitz mais aucune sur le flanc droit.

(47) Il devait partir à 5 heures. Mais il a reconnu (A.G. Donation Davout. Rapport du 5 Nivôse), par la suite, son retard, qui s'explique, du reste, par l'état de fatigue des hommes de Friant. Le gros des dragons de Bourcier est parti derrière la division Friant, vers 6 heures.

Sokolnitz, pour participer à la défense du Bas-Goldbach. Un officier d'état-major est allé lui en porter l'ordre ; mais, ne voyant personne à Turas, il a poursuivi sa route jusqu'à Rebeschowitz, où il est arrivé en même temps que la division Friant. Vers 8 heures, Davout, sur sa nouvelle route, apprend par un officier du général Margaron que Telnitz est violemment attaqué alors que Sokolnitz — sur lequel se porte du reste, lui dit-on, le général Legrand (48) — ne l'est pas encore. Il détourne alors sa division Friant vers Telnitz sur les traces d'un régiment de dragons envoyé « au galop » pour empêcher l'ennemi de déboucher.

Mais, pendant que reprend la lutte pour Telnitz, l'ennemi débouche de Sokolnitz en refoulant les troupes du général Merle. Davout, craignant d'être coupé du reste de l'armée, lance alors la division Friant sur ce village. Celui-ci sera perdu et repris plusieurs fois. Mais peu importait ! L'essentiel était que l'ennemi fût contenu sur le Goldbach jusqu'à ce que nos troupes fussent arrivées « sur les hauteurs de Pratzten et que toute l'armée (russe) fut prise par derrière » (49).

Dépasant même ce que l'on pouvait raisonnablement espérer, Davout tiendra là toute la journée. Pour s'opposer au débordement que tentent les Russes par le sud, il fera glisser peu à peu, le long du Goldbach, la division Friant (50), qui sera, le soir, à hauteur du lac de Menitz ; si bien que les Russes ne pourront pas s'engager à fond vers l'ouest et que, conséquence malheureuse de cette défense héroïque, quand ils se verront vaincus, ils pourront dégager de l'étreinte une grande partie de leurs forces.

Napoléon, qui l'a probablement bien regretté, a prétendu qu'il avait donné aux troupes placées au sud, sur le Bas-Goldbach, l'ordre de se laisser poursuivre par l'ennemi pour l'attirer vers l'ouest (51). Cela paraît bien peu vraisemblable. Mais,

(48) Legrand était effectivement parti personnellement de Kobelnitz vers 7 heures et demi en direction du sud (il pensait aller à Telnitz) accompagné du général Merle, mais suivi seulement du 26^e léger.

Le général Levasseur restait en avant de Kobelnitz avec les 18^e et 75^e, auxquels étaient joints les tirailleurs corses.

(49) Note E. sur le rapport de Kutusov.

(50) Couverte, sur sa droite, par les dragons de Bourcier.

(51) « Ces troupes formaient un corps d'observation qui était dans un autre système que l'armée, et qui avait ordre de tenir les villages, d'arrêter la marche de l'ennemi jusqu'à ce que le canon se fit entendre sur les hauteurs de Pratzten et que toute l'armée fût prise par derrière, et alors de se laisser poursuivre par l'ennemi, pour l'attirer davantage et rendre sa perte plus certaine ». (Observation E. sur le rapport de Kutusov).

dans son esprit, les faibles troupes qu'il mettait là ne pouvaient pas tenir longtemps contre toute l'armée russe ; par suite, pour lui, prendre de telles dispositions revenait au même que de prescrire à ces troupes de se laisser refouler.

En tout cas, il est certain que, lorsqu'il a voulu soutenir son aile droite, il a envoyé les grenadiers de Duroc non pas sur le Bas-Goldbach, mais sur le plateau de Turas. C'est de sa propre initiative, en voyant les progrès des Russes sur notre droite, que Duroc, pour se porter au secours de Davout, quitta l'éminence sur laquelle Ségur, aide de camp de l'Empereur, l'avait conduit vers la fin de la matinée.

Mais c'est finalement sur les hauteurs au nord-est de Pratzten que va se décider le sort de la journée.

Kutusov a fort bien compris la manœuvre tentée par Napoléon : « Je vis, raconte sa relation officielle, que l'ennemi avait le dessein de s'emparer des hauteurs qui se trouvaient derrière nous et de nous attaquer par derrière lorsqu'il nous aurait coupé la retraite. » On ne peut pas mieux dire. C'est donc contre les hauteurs maladroitement négligées que Kutusov lance maintenant de furieuses attaques, avec la 4^e colonne d'abord, avec la garde ensuite. Sur le plateau désormais célèbre l'armée française se cramponne ; et dès qu'elle a perdu une position, elle contre-attaque pour la reprendre.

Vers 11 heures, trop durement éprouvée par notre feu, la 4^e colonne abandonne définitivement la partie et se débande en direction du sud-est, vers Hostieradek, où elle se raccroche. A midi, une dernière attaque menée sur le plateau par la garde impériale russe et par la cavalerie de Liechtenstein vient jeter un trouble sérieux dans nos bataillons ; mais l'intervention opportune de la cavalerie de la Garde sous les ordres de Rapp fait pencher définitivement le plateau de la balance de notre côté.

Les hauteurs de Pratzten sont à nous. Une poche restée creusée dans le front de l'ennemi.

C'est en exploitant cette situation imprévue par une manœuvre improvisée que Napoléon va

100
Général
Gudin
Major

Empereur - Charles le 11. Français

Copie de la lettre du Major Général Gudin, sous le nom de Davout, adressée au Major Général Gudin, le 10. Juin 1807. L'Empereur a été informé par son aide de camp, le Major Général Gudin, de la situation de la Grande Armée, et de la manière dont elle se comporte. L'Empereur a été très satisfait de la conduite de son aide de camp, et de la manière dont il s'est comporté. L'Empereur a été très satisfait de la conduite de son aide de camp, et de la manière dont il s'est comporté. L'Empereur a été très satisfait de la conduite de son aide de camp, et de la manière dont il s'est comporté.

Copie d'une lettre de Davout au Général Gudin; le Major Général y expose le mouvement tenté par les Russes. (Archives du Ministère de la Guerre).

transformer une victoire difficile en un triomphe éclatant.

Pour se couvrir contre les forces russes qui se sont révélées au nord et qui continuent à s'opposer au mouvement de débordement de Lannes et Murat, il laisse les grenadiers d'Oudinot sur le plateau de Pratzen.

Cela fait, il va chercher à envelopper, à défaut de toute l'armée alliée, du moins les colonnes ennemies engagées dans la lutte contre le Bas-Goldbach.

Pour commencer, Soult lance Vandamme dans le flanc droit des troupes contre lesquelles se bat Saint-Hilaire; puis c'est tout le corps de Soult qui se rabat, en direction générale du sud-ouest, sur le flanc et les derrières des colonnes alliées que Davout contient encore (52). Enfin, pour appuyer le mouvement de Soult, Napoléon se porte sur ses traces avec l'infanterie (53) et l'artillerie de la Garde. En même temps, pour prolonger ce débordement (toujours la même idée!), il

lance Bernadotte vers le rebord est du plateau et il envoie à Lannes l'ordre de presser son attaque.

Les Russes du Bas-Goldbach sont ainsi pris entre deux feux; ils se débattent quelque temps. Puis, brusquement, c'est la déroute. Des milliers d'hommes sont obligés de mettre bas les armes; les autres refluent dans un désordre affreux vers la région des étangs à moitié gelés, où ils ne disposent que de rares passages, dont une seule route empierrée, la chaussée d'Augezd; encore l'artillerie de la garde, parvenue au bord du plateau, prend-elle ces passages sous son feu (54).

Cette fois, la victoire est à nous, « éclatante », et, quoique « le canon gronde encore en poursuivant les débris des armées ennemies », le major général qui, aux côtés de l'Empereur, du mamelon au sud de Pratzen, contemple ce spectacle, met pied à terre pour dicter une lettre dans laquelle il annonce à Talleyrand « la plus célèbre bataille gagnée par

(52) En même temps, la brigade Levasseur, de la division Legrand, débouche de Kobelnitz contre une colonne ennemie qui cherche à s'opposer à ce mouvement de Soult.
(53) Qui ne sera du reste pas engagée.

(54) Il paraît inutile de revenir sur la légende des 20.000 Russes noyés dans les lacs, légende dont l'origine se trouve dans le « Bulletin de la Grande Armée » qui annonçait la victoire. Le bulletin suivant était plus modeste. Davout, d'après les renseignements recueillis sur place, estimait le nombre des noyés à 10 ou 20 au maximum. Depuis, à la suite de recherches sérieuses, on a jugé que cette évaluation elle-même était trop forte.

l'Empereur Napoléon ». Il est 1 heure et demie après-midi ; le champ de bataille d'Austerlitz est entré dans l'Histoire (55).

La victoire, au sud, était, dès ce moment, complète.

Par contre, au centre, le retard de la 4^e colonne alliée, s'il avait facilité le débordement des trois premières, avait en revanche sauvé cette 4^e colonne du même désastre en lui faisant abandonner le champ de bataille. Le succès, au centre, n'était donc que partiel.

Enfin, au nord, la situation était restée longtemps douteuse ; l'ennemi avait même occupé un instant Bosenitz. Mais, après avoir résisté, l'aile gauche française s'était mise en marche ; et alors, irrésistiblement, elle avait progressé ; irrésistiblement, mais bien plus lentement que ne l'avait prévu Napoléon. Cependant, à un certain moment, la situation change : Caffarelli, ayant atteint avec sa droite les hauteurs de Kruh, a lancé sa gauche en avant ; aussitôt Lannes pousse la division Suchet sur les hauteurs de Posorsitz (56). Enfin ! le débordement tant attendu va se produire ; le plan de l'Empereur va se réaliser. Alors, brusquement, sentant le danger, sans ordres, sans nouvelles du reste de l'armée, vers 2 heures après midi, Bagraion fort habilement se décroche et, faisant tête sur trois positions successives, bat en retraite vers Rausnitz. Lannes, surpris par ce brusque repli, ébranlé par l'intervention opportune, sur la grand'route, de deux batteries de 12 autrichiennes qui arrivaient d'Olmütz, mal renseigné sur ce qui se passe à l'aile droite (57), ne se décide pas à poursuivre et s'arrête. A 4 heures, Bagraion recevra l'ordre de se replier sur Austerlitz, ce qu'il fera, en couvrant la fuite de l'armée alliée.

A 4 heures et demie le feu cessa sur toute la ligne. Le soir, le front de l'armée française était jalonné par Telnitz, la Littawa et Rausnitz. L'armée alliée était en pleine retraite sous une pluie glacée qui tombait depuis 3 heures après midi. Coupée de sa ligne d'Olmütz par la menace que constituait

l'avance de Lannes, elle s'enfuyait par la route de Hongrie (58), dans un grand désordre mais — remarquons-le — en une seule masse.

Pendant ce temps l'Empereur, parcourant dans la nuit noire le champ de bataille, arrivait vers 10 heures du soir à la poste de Posorsitz, une mauvaise chaumière, dans laquelle il s'installait pour la nuit. Il était extrêmement fatigué, mais évidemment satisfait et d'une humeur charmante.

Ce qu'était sa victoire, un des généraux russes (59) l'a dit : « J'avais vu déjà, a-t-il écrit, perdre quelques batailles, mais je n'avais pas l'idée d'une pareille défaite... Il faut avoir été le témoin de la confusion qui régnait dans notre retraite, ou plutôt dans notre fuite, pour s'en faire une idée... Tout était mêlé et confondu. Les soldats jetaient les fusils et n'écoutaient plus ni leurs officiers, ni les généraux. Ceux-ci criaient après eux, mais fort inutilement, et couraient comme eux... Le pont (d'Augezd) ayant été enfoncé par un canon autrichien, avant que j'aie pu le passer, j'abandonnai mon cheval... et je me joignis aux fuyards ; nous marchâmes, ou plutôt nous courûmes toute la nuit... ; tout fuyait sur le grand chemin... tout était pêle-mêle et personne n'avait de quoi manger... on ne s'arrêta nulle part ; on fit près de huit milles (60) en 40 heures ; et dans cet espace de temps, beaucoup d'officiers et de soldats ne purent prendre aucune nourriture. »

L'échec pour les Autrichiens, et surtout pour les Russes, était trop cuisant. Coupés de la seule ligne de retraite qui leur était favorable, au nord, croyant qu'ils étaient également coupés de leur retraite au sud (61), ils demandèrent la paix aussitôt ; Napoléon, de son côté, fut fort heureux d'éviter une nouvelle poursuite qui l'aurait encore éloigné de France. Quant aux Prussiens, ils se réjouirent, comme on peut le penser, de ne pas avoir pu encore intervenir.

La direction de retraite prise par les alliés mérite de retenir l'attention, car elle est en rapports

(55) Cette lettre a été achetée par la Bibliothèque Nationale à la vente des papiers Berthier (Londres, 1938). Talleyrand était alors à Vienne, engagé dans de grosses conversations diplomatiques.

(56) Voir rapport de Murat.

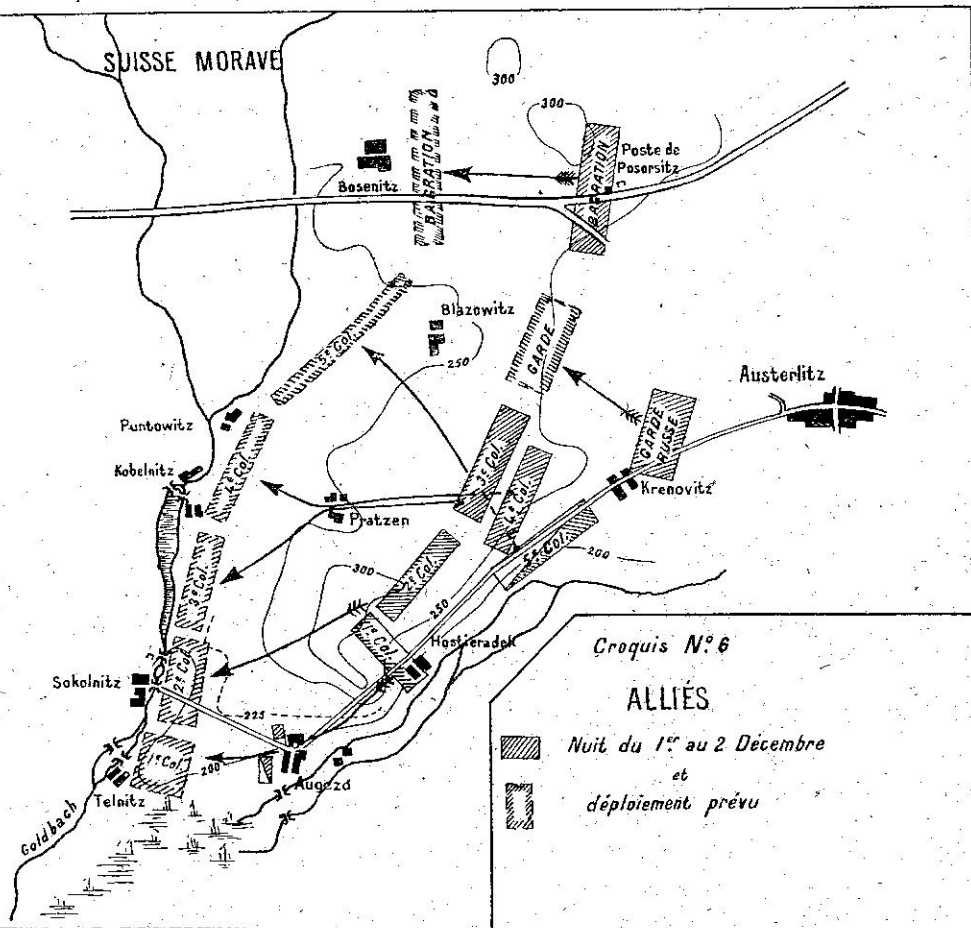
(57) On a même écrit qu'il avait reçu l'ordre de ne pas dépasser la poste de Posorsitz.

(58) Qui avait, du reste, été prévue comme ligne de retraite en cas de défaite grave, ont dit les Russes.

(59) Le comte de Langeron, qui commandait la 2^e colonne.

(60) Il s'agit du mille d'Allemagne, valant environ 7 kilomètres.

(61) On leur avait signalé, en amplifiant son danger le mouvement prescrit à Gudin pour leur couper la route de Hongrie.



directs avec le plan général de la campagne de Moravie. Certains généraux alliés (tel Stutterheim) ont, en effet, prétendu que leur armée avait retraité sur la Hongrie parce que le ravitaillement dans la région d'Olmütz s'était révélé difficile ; à cela, Napoléon, d'une part, et Langeron, de l'autre, ont répondu de la façon suivante :

NAPOLÉON — « Il serait par trop ridicule de prétendre que l'armée russe, sans artillerie, sans effets, sans vivres, eût préféré une retraite de flanc qui l'exposait à être enveloppée par l'armée française, à sa retraite sur Olmütz ; mais elle perdit, dans la journée, sa ligne d'opérations, la grande route d'Olmütz. »

LANGERON — « Nous fûmes chassés et mis en pleine déroute sur la route de Hongrie parce que notre ligne d'opérations était coupée, mais non assurément de bon gré » ; et, faisant allusion à la note ci-dessus de Napoléon, il ajoute : « L'observateur français a ici parfaitement raison ».

Telle fut la mémorable journée du 11 Frimaire de l'an 14.

La bataille, on le voit, ne s'était pas déroulée selon le plan de l'Empereur. Celui-ci n'avait pas attendu que les ennemis marchent « sur nos batteries ». Il n'avait pas pu « faire attaquer leurs flancs », ni à droite, ni même à gauche. Il n'avait pu obtenir que partiellement ce changement de front vers le sud qui devait être la conclusion du « plan de campagne de Moravie » et qui devait lui livrer entièrement l'armée austro-russe.

C'est que, s'il a suivi une idée directrice, il ne s'est pas entêté à réaliser intégralement une manœuvre préconçue dont l'exécution s'était révélée difficile en raison des dispositions prises par les généraux ennemis ; car, contrairement à ce qu'avait pensé Napoléon, ceux-ci n'ont pas commis de « fautes principales ». Mais ils ont commis des fautes d'exécution aussi graves de conséquences ; et ce qu'il y a de remarquable dans cette bataille,

c'est la manière dont Napoléon, au lieu de se laisser décontenancer par cette situation qu'il n'avait pas prévue, a su en profiter.

Il s'est trompé dans ses hypothèses ; mais il a conduit sa bataille ; n'est-ce pas là un bel hommage à lui rendre ? et porte-t-on atteinte à sa gloire en disant que l'opération dont fut chargé le 4^e Corps au début de l'après-midi sur les derrières des colonnes engagées dans les fonds du Bas-Goldbach, opération géniale et décisive mais partielle, a été improvisée ?

L'« attaque » de Soult, sur les pentes de Pratzen, fut, sans aucun doute, la partie la plus spectaculaire de la journée du 11 Frimaire. Elle fut d'une belle audace, d'une prestigieuse exécution, et elle est restée, à juste titre, légendaire. Tout en jouant un rôle bien différent de celui qui lui avait été dévolu, elle a été pour beaucoup dans la victoire. Mais avec 20 bataillons sur un total de 100 bataillons et 100 escadrons (pour l'armée française), elle n'est pas toute la bataille.

Les prévisions les meilleures sont celles que l'on fait après coup.

Arrivés au terme de ce récit nous devons constater qu'il est loin d'être en concordance avec ceux qui l'ont précédé, en particulier avec celui qui les a tous inspirés : la relation officielle de la bataille.

En ce qui concerne cette relation, cela s'explique : faite pour la propagande impériale, elle ne pouvait être qu'un récit légendaire (62). Car le gros public n'admirerait ni les grandes inventions, ni les grandes victoires si elles ne lui étaient pas présentées sous la forme de contes de fées.

L'Histoire a consacré la légende de cette *attaque sur le centre adverse destinée à couper en deux l'armée ennemie*, attaque annoncée aux troupes la veille de la bataille et réalisée, le lendemain, avec un plein succès.

Cependant, quelques historiens ont vu que ce récit avait des faiblesses.

Certes, le maréchal Foch a cru à la légende d'Austerlitz ; mais il a bien vu qu'il ne pouvait pas s'agir de couper en deux l'armée austro-russe. Citant, entre autres attaques célèbres, celle du plateau de Pratzen, il écrivait, vers le début de juillet 1915, dans une note destinée au Grand Quartier (63) : « Quand Napoléon organise une attaque centrale, son but tactique ne semble pas être de percer la ligne ennemie de part en part, de la couper en deux tronçons (il ne l'a jamais réalisé tactiquement),... »

Colin et d'Alombert, eux, (64), se sont déclarés « assez peu renseignés sur la forme de l'attaque projetée par l'Empereur dans la soirée du 1^{er} décembre ». « Ce qu'il y a de certain, déclarent ces historiens, c'est qu'il ne s'agissait pas alors de percer le centre de l'armée alliée. » Mais ils croient que, le lendemain, Napoléon a « voulu enfoncer son armée comme un coin dans le centre des alliés », pour couper leur masse en deux.

Cependant, cette manœuvre les laisse rêveurs : « Privées de ce nuage protecteur, ajoutent-ils à propos du brouillard du matin du 2 décembre, les divisions du 4^e Corps n'auraient pu se rassembler en avant de Puntowitz et Girzikowitz sans être vues, et alors c'en était fait de la manœuvre projetée par l'Empereur ».

Vraiment, Napoléon aurait basé sa manœuvre sur un problème brouillard ?

Henri Bidou, pénétré, lui aussi, de « l'ordre à jamais célèbre, pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc », a visité le champ de bataille d'Austerlitz, a regardé le terrain, et n'a plus compris. « Il eût suffi, écrit-il, que l'adversaire devinât la manœuvre de Napoléon pour qu'elle devînt impossible... Mais pour que toute la bataille fût changée, il eût suffi de moins encore ; il eût suffi que le soleil brillât (65). »

Vraiment, Napoléon aurait joué sa bataille sur un pareil coup de dés ?

Au fond, Bidou ne le croit pas et il conclut : « Il a certainement existé, dans l'esprit de l'Empe-

(62) Quel aveu, quand Berthier, envoyant à Napoléon (le 1^{er} juillet 1806) une première relation de la bataille, écrivait : « La relation et les planches se trouvent parfaitement d'accord avec le bulletin » (de la Grande Armée) !

(63) Note non signée, mais écrite tout entière de la main du général Foch (Les Armées Françaises dans la Grande Guerre, Tome III, Annexes, 2^e volume-Annexe, n^o 819).

(64) Revue d'Histoire, 1907, 1^{er} volume, pp. 304-308 et 498.

(65) Journal *Le Temps* du 8 septembre 1937.

reur, un second plan pour le cas où sa manœuvre eût été éventée, où le soleil eût brillé, où l'ennemi, découvrant l'armée française sur le terrain clair, ne fût pas descendu du plateau. Le second plan... l'Empereur en a emporté le secret dans le tombeau».

Un second plan..., qui était le vrai.

Le lecteur a pu remarquer la différence qui existe entre le texte de la proclamation telle que Napoléon l'a adressée aux troupes, le 9 Frimaire au soir, et le texte qui est devenu officiel :

« Les positions que nous occupons sont formidables, disait le premier, et pendant qu'ils marcheront sur nos batteries, je veux faire attaquer leurs flancs ».

« Les positions que nous occupons sont formidables, dit le second, et pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc. ».

Le premier est clair ; il prévoit une bataille défensive sur le front, complétée par une attaque de flanc sur chaque aile, du plus pur style napoléonien ; il correspond parfaitement, nous l'avons vu, au plan du 9 Frimaire. Certes, il ne correspond en rien à ce qui s'est passé le 2 décembre ; mais les documents qui nous le rapportent ne laissent aucun doute sur son authenticité.

Il existe un original de la proclamation, le seul connu, celui qui avait été adressé, le 9 Frimaire, à « M. le Général Songis, 1^{er} Inspecteur Général, Commandant l'Artillerie de l'Armée ». Cet exemplaire est conservé aux anciennes Archives de l'Artillerie (66). On retrouve le même texte (portant la même date du 9 Frimaire) recopié dans le registre original d'ordres du jour du général Hulin, commandant les grenadiers de la garde.

Le second texte, celui qui est devenu officiel, est incohérent : sa première partie correspond à une manœuvre défensive, alors que le reste appelle une manœuvre offensive rappelant un peu ce qui s'est passé dans la journée du 2 décembre. Par ailleurs, il n'existe qu'un seul document connu dont on a pu dire qu'il était rédigé suivant cette seconde version : il est vrai que ce document, qui est

conservé aux Archives Historiques du Ministère de la Guerre (67), est d'une importance capitale.

Il porte, écrite de la main d'un secrétaire, une rédaction conforme au premier texte, celui qui a été envoyé aux troupes dès le 9 Frimaire. Cette rédaction a été raturée de la main de l'Empereur, qui, après des hésitations dont le papier porte les traces, lui a donné la forme devenue officielle.

Or, l'examen de ce précieux document appelle un certain nombre de remarques :

1^o — La correction faite de la main même de Napoléon, ses hésitations, prouvent un embarras certain ;

2^o — Cette correction, qui a apporté dans le texte une opposition entre le début (préexistant) et la fin de la phrase, ne peut s'expliquer que par le désir de ne pas trop modifier le texte, afin que la modification faite ne saute pas aux yeux de l'armée qui avait reçu la vraie proclamation ;

3^o — Le même secrétaire a mis au propre les corrections apportées par Napoléon, mais avec une autre plume, fine, alors que celle du premier texte était relativement grosse ;

4^o — C'est également avec une plume fine (sans doute la même), que Berthier a signé le document au verso, en faisant suivre sa signature d'une date : 10 Frimaire an 14, postérieure à celle de la proclamation.

La même date a été inscrite (sous la forme : 1^{er} décembre 1805) en tête du texte ; elle aurait donc dû être inscrite avec la même plume que celui-ci ; or, elle a été mise avec une plume fine, probablement celle qui a mis au propre les corrections après avoir servi à la signature de Berthier.

Or, ces modifications au texte de la proclamation, qui ne correspondent en rien au plan prévu le 10 Frimaire et qui, du reste, n'auraient présenté aucun intérêt ce jour-là (puisque les proclamations étaient déjà envoyées aux troupes), en présentaient beaucoup dès le lendemain de la bataille, pour éviter d'étaler aux yeux du monde que celle-ci ne s'était pas déroulée selon le plan annoncé.

De cet ensemble de constatations, une conclusion apparaît alors évidente ; le texte de la proclamation d'avant Austerlitz a été truqué ;

(66) Place Saint-Thomas d'Aquin à Paris.

(67) A.G. — Correspondance de Napoléon, C. 17-56. Voir sa reproduction.

Soldats



Form XIV 1^{er} Décembre 1793 169

L'armée républicaine se présente devant vous pour vaincre
l'armée autrichienne d'Ulm. C'est la même Bataille
que vous avez battue à Blabrunn, en qui depuis vous avez
poursuivi constamment jusqu'ici.

Les positions que nous occupons sont formidables
et pendant qu'il marcheront ~~par les positions que nous occupons~~
pour tourner un ~~flanc~~ ^{flanc} ~~il est~~ ^{il est} ~~présentement~~ ^{présentement} ~~le flanc~~ ^{le flanc}
~~attenué~~ ^{attenué} ~~de son~~ ^{de son} ~~flanc~~ ^{flanc} ~~il~~ ^{il} ~~est~~ ^{est} ~~présentement~~ ^{présentement} ~~le flanc~~ ^{le flanc}

Soldat je Dirig'rai moi-même tous vos Bataillons;
Je me tiendrai bien du feu si avec votre bravoure accoutumée
vous portez le désordre et la confusion dans les rangs ennemis
mais si la victoire était un moment incertaine, vous
verrez votre supérieur s'exposer aux premiers coups
Car la victoire ne saurait hésiter dans cette journée
partout ou il y a de l'honneur. L'infanterie française
qui importe tant à l'honneur de toute la nation.

Que l'on se présente d'immenses batailles on ne
dégarnit pas le rang, et que chacun soit bien pénétré
de cette pensée qu'il fera vaincre le Stupide et l'Austère
qui sont animés d'une grande patrie noble et vaillante

953



Cette Victoire finira l'Hostilité que nous pourrions
repandre sur les Quakers d'ici et de là nous serons
 joints par les nouvelles armées qui se formeront en France
 & l'abondance qui je ferois sera digne de mon
 peuple de tous les Mers.



napoleon
par ordre le Major general
mol *[Signature]*

au Bureau le 10 Janvier an 14

Le début de la dernière nuit, le Bas-Golzbach.

A peine ce plan de bataille est-il ainsi précisé que son évolution reprend son cours. Les reconnaissances du général Margaron, à l'extrême sud, ont en effet signalé que la cavalerie ennemie s'était emparée d'Augezd et menaçait la région de Sokolnitz-Telnitz. Les alliés songeraient-ils à faire un débordement plus large encore que nous ne l'avions prévu? C'est bien possible. Or, cette question, qui n'avait pas d'importance quand on croyait que Davout disposerait de forces suffisantes, devient maintenant angoissante; car on apprend que, de son unique division d'infanterie (celle de Friant), quelques centaines d'hommes seulement ont pu arriver à Raigern (36).

Dans ces conditions, il ne peut évidemment plus être question de faire attaquer le flanc gauche des

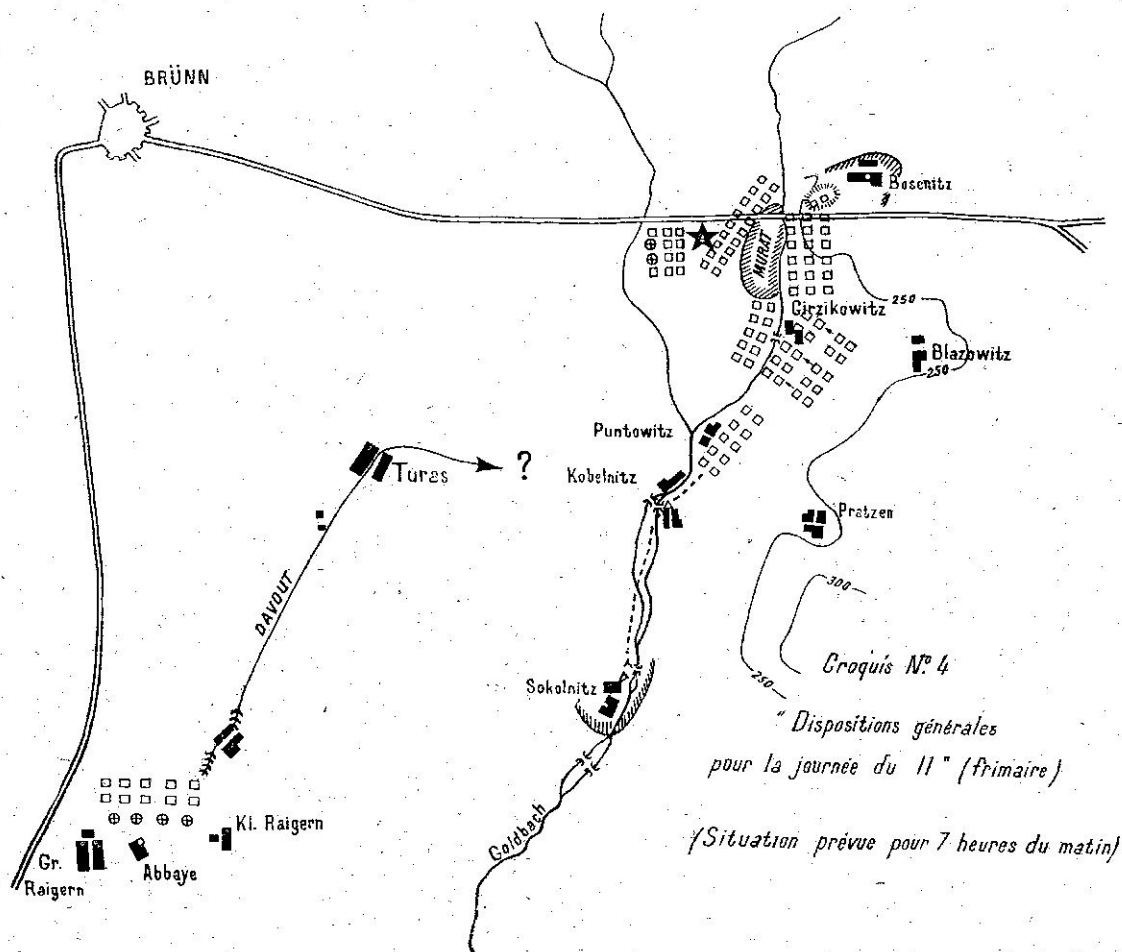
(36) Toute la nuit des paquets de trainards rejoindront la division, qui, finalement, repartira vers 6 heures avec 3.300 hommes.

alliés. Il ne peut pas plus être question d'accepter le combat sur un terrain aussi peu favorable à la défensive que celui du plateau de Turas.

Et du reste, puisque nous serons si faibles devant eux, il ne faut pas que les Russes aient l'impression d'avoir débouché sur nos derrières avant d'avoir senti que nous sommes sur leur propre ligne de retraite.

C'est donc sur le vallon du Golzbach, où les étangs, les villages, les vignes, les fossés et les bouquets d'arbres forment une ligne remarquablement favorable à la défense, que l'on va chercher, sinon à tenir sans esprit de recul, du moins à contenir quelque temps l'adversaire. Puis, quand toute l'armée ennemie sera sérieusement engagée dans cette bataille, Soult, avec sa gauche, ira par surprise occuper les hauteurs de Pratzen. Alors, mais alors seulement, notre masse de manœuvre, débouchant de la région du Santon, exécutera son mouvement débordant.

En conséquence, les premiers ordres de Soult



la fameuse phrase prophétique si souvent citée, cette phrase qui est gravée sur le monument de la butte du bivouac, a été écrite après la bataille.

Cela étant admis, tout s'éclaire (68).

Alors, on peut suivre, l'esprit libre, l'évolution d'un plan qui, partant du plan de campagne de Moravie, a cherché sans cesse à s'adapter à la situation jusqu'à devenir méconnaissable. Alors on n'a plus aucune peine à arracher à l'Empereur ce secret que (il nous en a laissé la preuve) il a voulu emporter dans son tombeau. Foch, d'Alombert et Colin, Bidou y auraient trouvé cette explication, qu'ils cherchaient, à ce qu'il y avait de troublant, depuis près d'un siècle et demi, dans le récit officiel de cette bataille, récit de propagande, dont on a fait un récit historique et, aussi, une base de l'enseignement militaire.

Une légende disparaît. Certains le regretteront. Mais nous espérons que, aux yeux, du moins, des « militaires très exercés », l'histoire d'Austerlitz apparaîtra ainsi plus belle que la légende.

Note relative à la documentation.

Pour l'étude qui précède, nous avons exploité avant tout les ordres donnés au cours de la campagne ; ce sont les seuls documents dont on puisse garantir la sincérité. Nous avons aussi utilisé, mais avec de grandes précautions, les rapports et les récits plus ou moins officiels établis après coup dans les deux partis.

A toutes les décisions qui ont été prises nous avons cherché des causes logiques ; et nous avons vu alors ces décisions s'enchaîner très naturellement avec les renseignements qu'avait Napoléon ou qu'il devait normalement avoir.

Nous avons pu largement puiser à cet effet dans les Archives Historiques du Ministère de la Guerre en particulier dans la documentation ci-après :

Correspondance de la Grande Armée (C.2-8 et C.2-9.)
Cahier d'ordres du jour du général Hulin, Commandant les grenadiers de la garde. (C.2. — 222.)

(68) Même la date du 10 Frimaire mise par Berthier, étourderie de grand chef.

Cahier de correspondance du général Belliard, chef d'état-major de Murat. (C.2. — 240.)

Cahier de correspondance du maréchal Soult. (C.2. — 379.)

Cahier de correspondance du maréchal Lannes. (C.2. — 381.)

Correspondance de Napoléon (C.17. — 50.)

Correspondance du major général. (C.17. — 163.)

Donation Davout. (K.1. — 100.)

Registre de correspondance de Berthier. (T.2. — 513.)

Mémoires historiques.

N° 633. — Relation de la bataille par le maréchal Berthier.

N° 641. — Journal du comte de Langeron.

N° 641. — Relation de la bataille par le général Stutterheim, avec notes par un officier français (69) et contre-notes par Langeron.

D'autre part, nous nous sommes efforcé de retrouver tout ce qui avait été écrit de sérieux sur la bataille d'Austerlitz ; nous avons utilisé notamment l'étude publiée en 1907 dans la Revue d'histoire (du Service Historique de l'Armée) par d'Alombert et Colin.

Même certains mémoires de combattants d'Austerlitz, dont la valeur historique est pourtant bien faible, nous ont aidé à créer « une ambiance ». Parfois, ils nous ont permis, indirectement, de trouver des explications à certaines décisions prises par l'Empereur, par exemple en indiquant sa position, ce qui permettait de se rendre compte de ce qu'il pouvait voir ou savoir à ce moment-là.

Si des erreurs se sont glissées dans cette étude, nous en trouverons sinon une excuse du moins une explication dans l'ampleur de la tâche qu'elle représente. Chercher à suivre de bout en bout la trace de la pensée de Napoléon alors qu'il a voulu nous la faire perdre ; percer une route nouvelle sur un tracé qui n'a jamais encore été débroussaillé ; ne pas se laisser ramener vers la relation officielle par la multitude de routes et de sentiers rencontrés à chaque pas ; ne pas, cependant, se laisser entraîner par son ardeur jusqu'à prendre ces chemins en sens inverse, c'était peut-être ambitieux.

Michel de LOMBARÈS.

(69) On doit admettre, avec la Revue d'histoire (1907 — 1^o Volume — page 58) que ces « Notes sur la relation de Stutterheim ne peuvent guère être attribuées qu'à Napoléon. Pour le fond et pour la forme, elles rappellent très exactement sa manière et elles ne se distinguent pas des notes sur le rapport de Kutusov dont l'Empereur s'est reconnu l'auteur